

# CATULLE



  
*Arbre d'Or*

# LIBELLUS



## LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

## LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit.

Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Catulle

# Libellus

Les Poésies de Catulle

PRÉSENTATION ET TRADUCTION DE  
PHILIPPE RENAULT



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2004

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

## INTRODUCTION

Caius Valérius Catullus naquit à Vérone en 82 avant notre ère, dans une famille noble liée à César et originaire de la Gaule Cisalpine. Catulle était donc transpadan et du sang celte coulait dans ses veines. Son cognomen est d'ailleurs tiré du mot «catu» qui signifie combat en gaulois. De plus, il est à remarquer qu'à plusieurs reprises, il a eu recours dans son œuvre à des mots celtes latinisés.

On sait qu'il fut l'ami de Cicéron qu'il n'épargna guère dans ses poèmes, mais surtout de Pollion, de l'orateur Hortensius et de Cornélius Népos, tous trois originaires de Cisalpine. Quittant sa ville natale, il se rendit à Rome pour y faire des études brillantes et y mener une vie dissipée qui dut épuiser très vite sa santé et ce, malgré ses fréquents séjours, en vue de se ressourcer, au sein de la propriété familiale de Sirmio, sur les bords du lac de Garde. C'est dans cette villa, que l'on a retrouvé en 1963 une fresque plutôt bien conservée représentant un jeune homme tenant un volumen : de l'avis des spécialistes, il s'agirait de Catulle lui-même. Le portrait aurait été pieusement entretenu par plusieurs générations de la famille du poète si l'on en croit les multiples retouches que l'on y a décelées. Ainsi, contrairement à tant d'autres auteurs anciens, nous pouvons donner un visage à notre poète.

Vers 62, Catulle, qui a vingt ans, rencontre Lesbie qui sera l'unique et grand amour de sa vie. Cette passion très vive contribuera à imprégner pour la première fois la littérature latine d'un lyrisme tendre et sincère. Ce nom de Lesbie est un pseudonyme poétique, on le devine, et qui plus est, très flatteur à l'égard de l'intéressée car on pense immanquablement à Sappho de Lesbos. Le poème 51, un des plus anciens de ceux qui louent Lesbie, est d'ailleurs imité de *l'Ode à une aimée* écrite par la poétesse grecque et que nous avons conservée. La version de Catulle constitue le plus ancien exemple latin d'un poème en strophes saphiques.

Sur cette Lesbie, Apulée (*Apologie*, 10) nous apprend qu'elle s'appelait en réalité Clodia. C'était la fille de Clodius Pulcher et la sœur de cet autre Clodius, fougueux tribun de la plèbe, ardent défenseur des réformes dé-

## LIBELLUS

mocratiques et ennemi juré de Cicéron, chantre officiel des classes dominantes, les *Optimates*. En 63, Clodia avait épousé Quintus Métellus Céler qui fut consul en 60 mais mourut peu après. Elle avait dix ans de plus que Catulle et était une femme romaine de mœurs très libres. Pour preuve, aussitôt après son aventure avec Catulle, elle prit un nouvel amant en la personne du jeune Marcus Caelius Rufus qui fut plus tard accusé d'avoir essayé de l'empoisonner. Mais on sait qu'il fut défendu brillamment par Cicéron – ennemi mortel de la famille des Clodii – qui le fit acquitter, non sans avoir usé des pires arguments, traitant Clodia de « Médée du Palatin » et de « Clytemnestre », l'accusant d'avoir tué son époux et d'avoir entretenu des relations incestueuses avec son frère. Certes, on a beaucoup médité sur elle – Catulle, par dépit amoureux, en a aussi beaucoup rajouté sur son compte – mais il apparaît assez vraisemblable qu'elle avait en tous points la mentalité d'une « femme fatale ». En vérité, c'était une anticonformiste comme la Rome antique saura en produire quelquefois au sein des classes dominantes et ce, malgré le poids d'une société très misogyne qui cadencassait toute velléité d'autonomie de la femme. Vers 59, la liaison qui s'effilochoit depuis déjà longtemps prit fin. Catulle ne s'en remettra jamais et restera brisé jusqu'à la fin de sa courte vie.

Pour Clodia, notre poète n'était qu'un amant parmi d'autres, une agréable diversion mais sans lendemain. Pour Catulle, au contraire, idéaliste malgré ses allures parfois rudes et désinvoltes, Lesbie signifiait la femme dans toute son essence, celle qu'il voulait épouser en toute légitimité sous les yeux bienveillants des divinités.

Outre Clodia, il ne faut pas négliger d'autres liaisons, en particulier la tendre affection qu'il éprouva pour le beau Juventius, une belle canaille si l'on en croit Catulle et auquel il consacra des vers enflammés.

En 57, il fut convaincu par son ami Cinna de s'engager auprès de lui dans l'armée de Memmius – le dédicataire de l'œuvre de Lucrèce – qui allait devenir gouverneur de Bithynie. Catulle, qui avait probablement dilapidé sa fortune en extravagances diverses crut qu'il s'enrichirait dans cette entreprise ; de plus, l'idée de partir dans une contrée lointaine et d'oublier définitivement l'image de Lesbie qui devait encore le hanter, le renforça dans sa décision. Mais force est de constater qu'il ne parvint guère à ses fins : en effet, dès le printemps de 56, c'est-à-dire à peine un an après son engagement, il revint sur ses pas en Italie. Il avait eu néanmoins le temps

## LIBELLUS

de se recueillir sur la tombe de son frère adoré, mort dans les environs de Troie, mais aussi de visiter les plus belles villes d'Asie Mineure.

Catulle est aussi connu pour son hostilité à César qu'il insulta vertement dans ses épigrammes, le traitant à maintes reprises d'inverti notoire. On ne pense pas que cette animosité soit due à des raisons spécifiquement politiques. Car, disons-le, Catulle apparaît peu en phase avec les combats idéologiques que se livraient sans vergogne les *Optimates* et les *Populares*. Dans ses poèmes, il critique, certes, César, champion des *Populares*, mais aussi Pompée et Memnius, aristocrates avérés. Le poète était trop confiné dans ses propres contradictions intérieures pour intervenir dans le débat public. Remarquons qu'aucune prise de position précise n'apparaît dans la moindre de ses épigrammes. Ce qui n'empêche pas qu'il ait éprouvé, face à la crise sociale et politique dans laquelle Rome s'enfonçait, la nostalgie d'un monde plus harmonieux et qu'il ait espéré le retour à des valeurs morales d'essence aristocratique. Car notre Catulle, ne l'oublions pas, était de haute naissance et n'a jamais dérogé, malgré son existence désordonnée et anticonformiste, aux principes qu'on lui avait inculqués. Mais il est vrai de dire aussi qu'il n'a pas été un spectateur très « engagé » de son temps, comme on le dirait de nos jours. La preuve en est fournie par le fait même qu'à l'extrême fin de sa vie, en 53, il se réconcilia plutôt aisément avec César, s'il faut en croire le témoignage des historiens Suétone et Tacite et qu'il fut même invité à sa table. Si cette réconciliation avec le futur dictateur fut possible, ce fut sans doute grâce à l'intervention du propre père de Catulle, très proche de César.

C'est en 52 que le poète dut mourir : il avait trente ans et était dans la fleur de l'âge. On a prétendu qu'il était tuberculeux à cause des quelques révélations qu'il nous fait à propos de sa santé dans l'une de ses pièces : on pense plutôt aujourd'hui que l'homme, éprouvé par la terrible épreuve de sa liaison avec Lesbie, était fatigué de la vie et qu'il désirait en finir, comme certains vers de son œuvre le laissent entendre. Cependant, l'idée d'un quelconque suicide de sa part semble à rejeter. Désirant la mort au plus profond de lui-même, celle-ci finit tout simplement par répondre à ses vœux.

### *Le recueil poétique*

Nous possédons de Catulle un recueil de 116 poèmes regroupés dans nos manuscrits sous le titre de *Liber Veronanensis Catulli*, «Le Livre de

## LIBELLUS

Catulle le Véronais». On s'est longtemps posé la question de savoir s'il renfermait l'ensemble de la production du poète ou non. On s'est interrogé de même sur la circulation durant l'Antiquité de plusieurs recueils différents? A cela, les spécialistes d'aujourd'hui, à l'instar de Jean Granarolo, répondent que le corpus, tel qu'il a été légué à la postérité, serait conforme à la volonté de Catulle lui-même. Bien des indices corroborent cet argument. Tous les manuscrits dont nous disposons – et ils sont assez nombreux – présentent les poèmes strictement dans le même ordre, preuve s'il en est que les multiples éditeurs antiques n'ont pas jugé nécessaire de le faire par eux-mêmes, sinon nous posséderions bien des variantes. Il est en effet plus que probable que Catulle, sentant venir la mort, ait décidé de regrouper toutes ses compositions dans un seul *libellus*, d'où la dédicace bien explicite qui ouvre le recueil. Bien entendu, on est surpris par l'ordonnance qu'il a donnée à ce livre qui ressemble à première vue à un fourre-tout magistral. Mais il a été démontré brillamment par Wiseman que le classement obéissait uniquement à des considérations d'ordre métrique. En effet, une certaine cohérence interne est décelable si l'on tient compte de la nature des vers employés. Ainsi, les poèmes 1 à 60 ont pour caractéristique d'user de tous les mètres possibles. En tête sont placées les poésies courtes; la plus étendue, le *carmen* 10, ne dépasse pas 34 vers. Puis viennent des poèmes plus importants, qui ont une structure strophique (poèmes 61 et 62) ou sont écrites en galliambes (poème 63). Quant au sommet de la production catullienne, ses fresques mythologiques, elles ont été judicieusement placées au milieu du recueil (poèmes 61 à 64). Le plus long poème de cette section (408 vers, une performance de sa part, si l'on considère la brièveté relative de ses autres compositions) est le *carmen* 64, une pièce en hexamètres dactyliques, racontant les noces de Thétis et de Pélée. Les cinquante dernières pièces (65 à 116) sont écrites en distiques élégiaques. De 65 à 68, nous avons affaire à des œuvres encore étendues et d'une certaine ambition littéraire: la *Chevelure de Bérénice* (poème 66), imitée de Callimaque ou l'émouvante pièce 68, sur la mort de son frère, l'un des textes les plus beaux et les plus poignants que l'on ait composé. Enfin, à partir du poème 69, le recueil s'achève par des textes lapidaires, pour la plupart des épigrammes, écrites comme il se doit, en distiques élégiaques.

En mélangeant pareillement les genres, les mètres et l'inspiration, Catulle avait-il l'intention de prouver non seulement qu'il était un poète accompli, mais aussi combien la langue latine était devenue, grâce à ses

## LIBELLUS

efforts et à celle de la nouvelle école, une langue totalement mûre pour la grande littérature avec des possibilités infinies d'expression? Précisons que dans l'Antiquité, le fait de ranger ses poèmes en fonction des sujets traités n'était guère dans les habitudes. Catulle n'a donc pas procédé autrement. Il en résulte que l'œuvre complète de notre auteur, tout au moins les pièces qu'il estimait prêtes à recevoir l'audience du public se trouve en entier dans ce *Libellus*. Ajoutons pour finir que la tradition érudite ne nous signale pas l'existence, à une ou deux exceptions près – contrairement à bien d'autres auteurs – de plusieurs poèmes qui seraient aujourd'hui irrémédiablement perdus.

### *Les poèmes à Lesbie*

On peut se faire une idée de l'histoire d'amour que vécurent Catulle et Lesbie en classant les pièces qui le concernent dans un ordre psychologiquement acceptable dont notre recueil fait abstraction. Le scénario est à peu près le suivant. La naissance de l'amour est évoquée par les pièces 51, imitée de Sappho, et 2, le badinage sur l'oiseau favori de Lesbie. La passion connaît alors ses moments d'apogée: ainsi les pièces 5 et 7, sur le dénombrement des baisers. Mais déjà les prémises d'une rupture se profilent dans le poème 8, *Miser Catulle, desinas ineptire*, dont la maladresse calculée suggère avec infiniment de justesse le trouble de l'amant. Certes, il y a encore de fragiles réconciliations (poème 107), des accès terribles de jalousie dont le plus célèbre exemple est le distique qui forme le poème: «J'aime et je hais...» Mais progressivement Catulle en vint à mépriser et à délaisser Lesbie (poèmes 72, 75). La passion, qui avait duré trois années, se terminait et les blessures se refermèrent non sans heurts et douleurs. Le poème 11 conclut enfin en la mort de l'amour. La plus longue pièce de la fin du recueil, le *carmen* 76, est une adresse aux dieux en vue d'obtenir pour le poète la fin de ses maux de l'âme.

### *Catulle dans son époque*

La vive sensibilité de Catulle trouva encore maintes occasions de s'épancher. Sa ville natale, Vérone, sa villa de Sirmio lui ont inspiré des poèmes presque lamartiniens: citons la pièce 17 sur le pont de Vérone; la pièce 31, sur la douceur agreste de Sirmio. Mais ses vers les plus poignants sont ceux qu'il composa après la mort de son frère (poèmes 65, 68 et 101).

Catulle, comme tous les Romains de bonne famille, accordait une importance sans mesure aux liens de l'amitié: et il eut en effet beaucoup d'amis, des compagnons de débauche pour qui il éprouva une affection débordante. Ensemble, ils participaient à des banquets très «arrosés» en même temps qu'intellectuels où chacun y allait de son bon mot, où l'on chahutait à qui mieux mieux, où l'on s'injurait réciproquement mais toujours avec esprit. Quelques pièces du recueil nous restituent l'atmosphère de ces festins fort animés, voire débridés où toute une jeunesse dorée et exubérante s'agitait avec frénésie et n'hésitait à se faire des blagues de potache.

Catulle usa d'une langue alerte, franche jusqu'à la crudité. Quand il n'aimait pas quelqu'un, ou lorsqu'une personne l'avait blessé dans sa susceptibilité, il le faisait comprendre ouvertement, sans nuance et ses épigrammes assassines pouvaient être d'une verdeur et d'une virulence incroyables qu'il faut mettre sur le compte de sa jeunesse impétueuse, de son caractère entier mais aussi de son sens moral très élevé, choqué qu'il était par tout manquement à la loyauté et à la fidélité, deux valeurs qu'il plaçait très haut dans son estime. Quand on s'était mal comporté à son égard il se sentait obligé d'exprimer sa colère et de se venger et il le faisait d'une manière directe en usant des mots les plus durs et les plus orduriers. Tout cet aspect humain rend finalement cette poésie fort sympathique et fraîche malgré les deux mille ans qui nous séparent de sa création.

Forcément, face à tant de libertés narratives, les traducteurs d'autrefois se sont émus et ont tenté d'en atténuer la truculence embarrassante par souci de bienséance, la palme revenant indiscutablement à Maurice Rat, grand helléniste au demeurant, dans son édition de Catulle datée de 1931 et dans laquelle à force d'anémier les quolibets fumants de Catulle, il sombre dans le ridicule. C'est pourquoi, dans la traduction que je propose, je me suis efforcé, autant qu'il était possible, de ne pas tomber dans le travers du puritanisme, en évitant néanmoins l'excès contraire, c'est-à-dire tirer le poème vers une facilité stylistique et en rajouter dans la grossièreté. Car malgré ses évocations triviales, le poème de Catulle demeure toujours d'une très haute tenue littéraire et c'est en cela que réside tout son aspect miraculeux.

*Un nouveau Callimaque ?*

Mais Catulle, cet homme fougueux, instinctif, tiraillé par sa sensua-

lité rêvait aussi de se dépasser esthétiquement, de se hisser sur la cime d'un idéal littéraire et d'être un poète glorieux et reconnu de tous ; il y est parvenu en grande partie même si sa trop brève existence ne lui a pas permis de donner toute sa mesure. Il voulait devenir, ni plus, ni moins, un nouveau Callimaque, cette figure incontournable des lettres grecques, tant vénérée par les élites cultivées de Rome dont on sait à quel point elles étaient férues d'hellénisme. Catulle s'inscrit dans le contexte très particulier de ces poètes nouveaux, ces «*Poetae Novi*» dont parle Cicéron, non sans quelque ironie de sa part, et qui ont fleuri dans les années 70 à 50 av. J.-C. Tous, en réaction avec les tendances qu'Ennius avait mises en pratique au siècle précédent, avaient le fervent désir de renouveler la poésie et de la débarrasser des archaïsmes et des duretés de la vieille métrique latine en prenant pour modèle les grands poètes grecs, Archiloque, Hipponax, Simonide, Sappho mais surtout les poètes hellénistiques tels Callimaque et Théocrite. Dans cette Rome bouillonnante de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle, en pleine mutation et sur le point devenir un haut lieu des lettres et des arts où se rencontreraient toutes les avant-gardes, tout semblait permis et toute une génération s'employa à faire un sort aux vieilles tendances. De tous les auteurs plus ou moins «révolutionnaires» qui firent partie de ces «groupes de recherches» poétiques, seul Catulle émergea véritablement et c'est d'ailleurs le seul dont on possède encore les poésies. D'un Laevius ou d'un Matius, par exemple, nous n'avons plus guère que des bribes informes qui ne permettent pas de les juger. Mais soyons-en à peu près certains, ils devaient être nettement inférieurs à notre poète.

Mais regardons d'un peu plus près ces poèmes dits «sérieux». Ils sont un modèle de perfection formelle et de pureté, révélant constamment un métier remarquable, méticuleux, comparable à celui d'un Virgile. Le *carmen* 61 est un épithalame, c'est-à-dire un chant nuptial, en l'honneur du jeune patricien Manlius Torquatus qui épousait Vinia Aurunculeia. C'est un long poème en strophes lyriques qui se terminent par un refrain. Il fait appel à la métrique de Sappho, auteur qui avec Callimaque était en bonne place dans le panthéon personnel de Catulle. Le poème évoque, comme il se doit, les plaisanteries rituelles qui accompagnent la cérémonie ; celle-ci prend fin au moment où les époux entrent dans la chambre conjugale. Quant au *carmen* 62, entièrement en hexamètres, il se compose d'un chœur de jeunes gens et de jeunes filles sur le thème du mariage.

La pièce 63 nous fait explorer les cultes gréco-orientaux, déjà très in-

## LIBELLUS

troducts dans la société romaine du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et auxquels, c'est probable, Catulle put approfondir le contenu lors de son séjour en Asie en 57-56 av. J.-C. Dans ce poème, Attis et ses compagnons qui se sont émasculés, dansent frénétiquement pour honorer Cybèle, la Mère des dieux, une déesse très connue à Rome où elle fut introduite dès 200 av. J.-C. et que Catulle lui-même devait honorer avec ferveur s'il faut croire certains poèmes. Après un lourd sommeil, Attis s'éveille et pense avec nostalgie à sa virilité d'antan; soudain Cybèle apparaît dans toute sa majesté et s'approprie définitivement le bel Attis. On a pensé, peut-être à juste titre, que l'expérience de Catulle se profilait derrière tout cet attirail mythologique: à travers Attis ayant perdu sa virilité – pour le poète il s'agirait plutôt de la perte de sa foi en un amour absolu – le seul recours était de s'offrir corps et âme à la rude mais secourable déesse. Précisons que la pièce est écrite en vers appelés galliambes, en l'honneur des Galles, ces prêtres eunuques dévoués à Cybèle.

La pièce 66 est une traduction d'un poème de Callimaque, *La chevelure de Bérénice*, dont des papyrus Oxyrhynchos nous ont révélé quelques fragments. En 247 av. J.-C., la reine d'Égypte Bérénice, fille du roi de Cyrène, avait consacré une boucle de ses cheveux dans le temple d'Arsinoé pour obtenir le retour de son mari, Ptolémée Evergète, parti combattre en Syrie. Un jour, la boucle se volatilisa du sanctuaire. L'astronome Conon prétendit la retrouver au ciel sous la forme d'une constellation; peu après, le poète Callimaque, en courtisan habile, reprit cet argument, y trouvant la matière d'un poème, certes flatteur, mais extrêmement travaillé et au final plutôt compliqué. Mais Catulle, le reprenant à son compte, fit en sorte d'aérer un texte difficile d'accès, symbole même de l'alexandrinisme par sa préciosité de haute volée; mais il sut lui conserver son fin lyrisme tout en faisant montre de la virtuosité de son style et de son savoir-faire poétique. Par la grâce à la ferveur catullienne l'œuvre perdit toute son impersonnalité originelle, devenant un hymne à la femme et à l'amour, deux thèmes récurrents chez notre poète.

Le seul poème de grande envergure composé par notre poète est sans nul doute le *carmen 64* (408 hexamètres dactyliques) qui narre les noces de la nymphe Thétis et du mortel Pélée et qui constitue une *ekphrasis*, en fait une petite épopée, genre qui tenait fort à cœur à Callimaque dont on sait qu'il était hostile aux compositions trop longues et qui avait lui-même

## LIBELLUS

montré l'exemple en composant *Hécalé*. Cette dernière œuvre fut sans nul doute lue et appréciée par Catulle qui voulut, lui aussi, écrire son épopée.

S'agissant des noces de Thétis, elles avaient, dit-on, été célébrées dans des temps anciens, quand les dieux vivaient encore aux côtés des humains. Et justement pour cette union, mortels comme immortels avaient été conviés. Au cours du récit, Catulle évoque la sublime couche nuptiale destinée à la déesse qui est recouverte d'une étoffe richement brodée, dont la description fournira le second sujet du poème. En effet, du vers 50 au vers 266, le poète décrit les plaintes d'Ariane abandonnée par Thésée dans l'île de Naxos, plaintes dans lesquelles le poète, abandonné lui-même par celle qu'il aimait, mit beaucoup de sa détresse et de son désespoir. Cette longue digression située en plein cœur d'un récit tout à la joie des deux époux Thétis et Pelée, tristesse au sein d'un récit évoquant le bonheur conjugal, offre un effet de contraste fort réussi qui révèle chez Catulle un certain pessimisme car, en dramatisant à l'extrême l'exemple d'Ariane, l'auteur veut prouver toute l'impiété de la race humaine qui lui fut fatal puisqu'elle eut pour conséquence le retrait des dieux de leur existence. Toute illusion s'est volatilisée chez le poète pour ne laisser place qu'à l'incrédulité et à un manque de confiance en l'avenir. De ce fait, l'identification à Ariane dans son infortune est lourde de sens.

Après les lamentations d'Ariane, Catulle évoque le retour de Thésée et la mort de son père Egée puis annonce la venue prochaine de Dionysos, qui rendra à Ariane un bonheur qu'elle croyait perdu à jamais. Les Parques chantent l'épithalame de Thétis et de Pélée et prédisent la naissance et les exploits du futur héros de Troie, Achille. Tout semble pour le mieux et pourtant l'œuvre s'achève sur une touche grave et l'on retrouve le ton de la scène de l'abandon d'Ariane ; le poète, en quelque sorte, prend la parole pour évoquer avec nostalgie le temps béni où les hommes et les dieux vivaient dans une symbiose merveilleuse, déplorant dans le même temps la tristesse de sa propre époque où les vraies vertus se sont, à son avis, lamentablement effondrées. Catulle qui savait user d'une verve tonitruante et se montrer d'une trivialité sans limite était aussi un esprit religieux et un moraliste rigoureux. Le poème se termine donc sur une note plutôt amère qui reflète l'état d'esprit du poète au moment où il le composa.

Ce poème 64 que peut-être Catulle considérait comme son chef-d'œuvre, est à juste titre sa composition la plus ambitieuse et la plus élaborée : elle révèle avec éclat que les leçons des grands maîtres de la littérature hel-

## LIBELLUS

lénistique avaient été fort bien assimilées, en premier lieu, celles d'Apolonios et de Callimaque. Certes, l'œuvre peut sembler un peu artificielle, presque vaine. En vérité, elle est en totale concordance avec les aspirations de Catulle. En effet, elle exprime avec splendeur l'idéal d'une union spirituelle entre deux êtres qui s'aiment, une union qui tenait fort à cœur au poète. Lui-même, on l'aura compris, se serait identifié complètement avec Pelée tandis que Thétis aurait personnalisé la femme parfaite, divinisée, celle qu'il avait cru, à tort, déceler dans la personne de Lesbie-Clodia. Le poème projette donc avec éclat dans un monde irréel les désirs inassouvis que Catulle, brisé par les affres d'une passion malheureuse, ne retrouvait guère au sein d'un quotidien devenu désespérant. L'auteur a donc réussi à faire entendre sa propre voix, même dans une composition apparemment impersonnelle.

### *La postérité*

Catulle fut très populaire tout au long de la période romaine. Virgile fut sensible à son art et retint ses leçons ; Horace, un peu jaloux, se plaignit de l'audience extraordinaire, voire excessive, selon lui, que l'on donnait au Véronais. Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, Martial le considéra comme son maître dans le domaine de l'épigramme. Saint Jérôme nous livre sa biographie au V<sup>e</sup> siècle. Au VII<sup>e</sup> siècle, Isidore de Séville le cite encore dans ses Origines. Puis, son œuvre fut oubliée au cours du Haut Moyen-Age, en même temps que celles d'autres auteurs anciens. Certes, au IX<sup>e</sup> siècle on retrouva le poème 62 dans un manuscrit. En 965, l'évêque de Vérone RATHERIUS dit avoir lu tout Catulle. Mais il faut attendre le début du XIV<sup>e</sup> siècle pour découvrir un manuscrit complet de l'œuvre à Vérone, copie qui fut bientôt entre les mains de Pétrarque, le grand humaniste de l'époque. Ce manuscrit, d'après ce que l'on en sait datait du VIII<sup>e</sup> siècle et était écrit en cursive carolingienne, mais il disparut très tôt. Heureusement, on avait eu le temps d'en rédiger en 1375 deux copies qui se trouvent aujourd'hui respectivement à la Bibliothèque Nationale de Paris et à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford. C'est ainsi que la Renaissance fut aussi celle de notre poète. Au XV<sup>e</sup> siècle, à partir des deux copies, une soixantaine de manuscrits furent édités. Enfin, l'essor de l'imprimerie au XVI<sup>e</sup> siècle permit de diffuser avec succès l'œuvre de Catulle. Au XIX<sup>e</sup>, les romantiques allemands et français l'admirent et reconnurent en lui un frère de cœur. On le compara à Musset. Les néo-classiques aussi le louèrent pour la pureté de

## LIBELLUS

son style et sa finesse tout hellénique. Aujourd'hui, il a toujours une place de choix dans le champ des lettres latines, entre Horace et Virgile, une place éminemment originale en raison des oscillations flagrantes de son inspiration, passant avec aisance du langage ordurier à l'évocation la plus éthérée, et par l'équilibre constant qu'il s'efforça de maintenir entre l'effusion lyrique héritée de Sappho et le raffinement et la rigueur stylistique si caractéristiques des poètes alexandrins.

Catulle avait aussi une très haute idée de la pensée poétique qui se devait d'améliorer et de changer le monde. Pour toutes ces raisons, on a voulu le considérer comme l'exemple le plus accompli du poète, lui qui sut concilier une indéniable expérimentation poétique en vue d'égaliser, voire de surpasser le modèle grec, une rigueur dont à chaque génération de spécialistes on découvre toutes les facettes, et une liberté d'inspiration sans égal. De plus, on s'accorde à lui reconnaître assez peu de faiblesses de style ce qui est une performance de la part d'un poète mort à trente ans. On l'a comparé de ce fait à Rimbaud. Même l'immense cime que sont les poèmes de Virgile n'atteint pas cette perfection métrique et cette vitalité que l'on retrouve constamment chez Catulle. Est-ce à dire que Catulle serait le poète absolu? Certains auteurs ont franchi ce pas comme Chateaubriand dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Catulle est en effet le seul auteur latin qui soit resté d'une confondante jeunesse en raison de sa sincérité quasi permanente, celui avec lequel le lecteur peut encore entretenir quelque intimité malgré les deux mille ans qui le séparent de lui. Il est aussi le seul poète antique qui ait mis la femme, dont la perception était si lamentable chez les Gréco-romains, en haut d'un piédestal, lui accordant une âme à part entière; ce qui ne manque pas de le rendre étrangement moderne et humain. Oui, le vœu de Catulle s'est bien réalisé, il a bien réussi à «vivre au-delà d'un siècle en restant juvénile».

# LES POÉSIES DE CATULLE

## LIBELLUS

### DÉDICACE

A qui donc dédier ces fraîches poésies  
Que cette pierre-ponce achève de polir ?  
C'est à toi, Cornélius, oui, toi qui sus tenir  
En grande attention ces menues fantaisies,  
Dès l'époque où tu fis, le seul en Italie,  
Dérouler un ouvrage  
Savant, par Jupiter, sur la suite des âges.  
Malgré tout ce qu'il est, reçois donc mon écrit ;  
Quant à toi ma patronne, ô vierge, puisse-t-il  
Vivre au-delà d'un siècle en restant juvénile.

### RETOUR À SIRMIO

O Sirmio, la perle de toutes les presqu'îles,  
Et des îles aussi, toi que Neptune porte  
Dans la clarté de lacs et l'étendue marine,  
Une profonde joie à te voir m'illumine !  
Dire que j'ai quitté les Champs de Bithynie  
Et la Thynie, dire que je peux t'admirer !  
Quelle ineffable joie d'oublier ses soucis  
Quand l'âme est délivrée de sa pénible charge,  
Lorsque, tant éprouvé par de lointains voyages,  
Nous retrouvons le Lare et qu'enfin, sur un lit  
Puissamment regretté le repos nous soulage,  
Repos, ce seul présent à notre lourd fardeau !  
Salut, belle Sirmio !  
Sois heureux, il revient ton maître et tout en liesse,  
Et réjouissez-vous, ondes du lac lydien ;  
Que tout éclat de rire en ma maison se presse  
Dans un rire sans fin.

## LIBELLUS

### L'AMI DÉBAUCHÉ

Flavius, si celle qui te donne du plaisir  
Était une beauté, tu voudrais me le dire :  
Tu ne saurais rester sans prononcer un mot.  
Or, tu t'es entiché  
De quelque mijaurée vulgaire et débauchée.  
Bien sûr, c'est cet aveu que tu veux me cacher.  
En vérité, tes nuits  
Sont loin de se passer dans un parfait veuvage...  
Ton lit, quoique muet, me le dit avec rage :  
Ces fleurs et cet onguent de Syrie qui l'odore,  
Mais aussi ces coussins frottés avec effort,  
Ce lit tout disloqué qui bouge constamment,  
Tout révèle l'orgie que toi, bien vainement,  
Tu veux dissimuler.  
Pourquoi? Si tu n'avais été aussi dément,  
Tu ne bomberais pas ta poitrine esseulée.  
Mais quelle est ta fortune en bien tout comme en mal?  
Car, moi, de tes amours, je m'en vais m'atteler  
Grâce à ma poésie à les rendre idéales.

### LE RETOUR D'UN AMI CHER

Veranius, mon plus cher, ô mon meilleur ami,  
Es-tu dans ton foyer auprès de tes Pénates,  
De ta vieille maman, de tes frères unis.  
Tu reviens à la hâte!  
Je m'en vais te revoir en parfaite santé ;  
Et puis avec brio, tu vas me raconter  
Ces récits décrivant  
La terre d'Ibérie, son histoire et ses gens.

## LIBELLUS

Me jetant à ton cou,  
J'embrasserai tes yeux et ton aimable joue.  
Oh, parmi vous, mortels tout enivrés de joie,  
Yen a-t-il de plus gai, de plus heureux que moi ?

## UN MOUCHOIR SACRÉ

Quand tu es au milieu de la joie et du vin,  
Ta main, ô Asinius, n'est pas restée oisive,  
Toi qui as pris le soin  
De prendre leurs mouchoirs à nos pauvres convives.  
Et tu fais le malin ?  
Détrompe-toi, connard ! C'est la pire ânerie !  
Ah ! tu ne me crois pas ? Crois plutôt Pollion,  
Lui qui donnerait beaucoup pour que nous oublions  
Ce forfait pour toujours. C'est un juge averti  
S'agissant de bon goût et de plaisanteries.  
Aussi dois-tu t'attendre à mille quolibets  
Sauf si tu me renvoies dans l'heure cet objet.  
Ce n'est pas sa valeur que j'ai à déplorer  
Mais c'est le souvenir d'un ami vénéré :  
Car c'est là le mouchoir de Saetabis, présent  
Envoyé d'Ibérie  
Par Fabullus et Veranius, mes doux amis :  
Je me dois de l'aimer autant que Fabullus  
Et Véranius chéri.

## L'INVITATION AU BANQUET

Mon Fabullus chéri, quel merveilleux repas  
Tu vas faire chez moi si les dieux sont aimables,  
Si tu prends avec toi quelques mets délectables  
Et si tu n'oublies pas  
Une jolie donzelle et le vin et l'esprit !

### LIBELLUS

Si tout cela est prêt, tu seras bien nourri:  
Car ton pauvre Catulle a la bourse remplie  
De toiles d'araignées!  
Mais moi, je te promets la plus tendre amitié  
Mais aussi ce présent le plus beau, le plus fin:  
Un suave parfum  
Offert à mon amie par la tendre Vénus  
Et ses Amours. Dès que tu l'auras respiré,  
Tu supplieras les dieux de te rendre ton nez!

### BEUVERIE

Toi l'enfant qui me tends ces coupes de Falerne,  
Remplis-les, je te prie, d'un vin toujours plus ferme.  
Ordre de Postumia, cette loi qui régit  
Le cadre des orgies,  
Elle qui est plus ivre encor que le grain ivre.  
Partez donc, vous pour qui le vin est une injure:  
C'est chez les rabat-joie que vous devriez vivre!  
Le fils de Thyoné est ici servi pur!

### ENVIE D'AMOUR

Au nom de notre amour, ma douce Ipsithilla,  
Délices de ma vie,  
Invite-moi chez toi pendant l'après-midi.  
Si tu y consens, que ta porte ne soit pas  
Verrouillée; je te prie de rester au logis.  
Prépare-toi, ma belle, à neuf chevauchements!  
Mais si tu veux, consens à me voir maintenant:  
J'ai fini de manger, me suis bien restauré;  
Je me suis allongé mollement sur le dos  
Et me mets à percer et tunique et manteau.

## LIBELLUS

### TRAHISON

Ô ingrat Alfenus, rétif à l'amitié,  
Pour moi, ton doux ami, tu n'as plus de pitié.  
Voilà qu'aujourd'hui, sans remords, tu me trahis,  
Perfide! Et pourtant, les actes de félonie  
Ne sont guère goûtés par les maîtres de cieux.  
Tu n'en as cure et tu laisses un malheureux  
Dans sa désespérance. Ah! que font les humains?  
A qui se fier enfin?  
Pourtant tu m'incitais à déverser mon cœur,  
Monstre: je me sentais ému par ton amour,  
Qui semblait m'envahir d'une tendre chaleur.  
Et c'est toi maintenant qui pars et me délaisses,  
Emportant dans les airs par les vents, les nuées  
Les serments que tu fis et tes fausses promesses.  
Tu as beau oublier, les dieux, eux se rappellent.  
La Bonne Foi aussi. Et un beau jour, c'est elle  
Qui pour ta perfidie, se fera vengeresse.

### UN AMI PEU COMPATISSANT

Cornificius, bien triste est ton ami Catulle:  
Le malheur s'est glissé dans son cœur, par Hercule!  
Ce mal progresse chaque jour et d'heure en heure!  
Oui, pas un seul mot je n'ai reçu de toi  
Pas la moindre petite consolation  
Ma colère est de poids!  
Tu traites mes amours d'une belle façon!  
Allons, un petit mot qui peut me consoler,  
Plus touchant que les pleurs du Kéien, s'il te plaît.

## LIBELLUS

### LES DEUX TOURTEREAUX

En pressant sur son cœur son Acmé, ses amours,  
Septimius déclarait: «Si jusqu'à la folie,  
Je ne suis pas épris de toi, et si dans ma vie,  
Je cesse de t'aimer autant qu'un amant vrai,  
Eh, bien, puissé-je errer  
Solitaire en Libye ou dans l'Inde brûlante  
Rencontrant le lion aux prunelles troublantes.»  
C'est ce qu'il affirma; l'Amour, éternuant  
A gauche jusqu'alors, éternua à droite:  
Preuve qu'il approuvait. Puis Acmé, doucement,  
Se retourna, baisa de sa bouche empourprée  
Les yeux tout enivrés du juvénile amant.  
Elle dit: «O ma vie! Septimius adoré,  
Ne servons à jamais que cet unique maître,  
Aussi vrai que le feu puissant qui me pénètre  
Est plus fort, plus ardent que celui qui te tient.»  
C'est ce qu'elle affirma; l'Amour, éternuant  
A gauche jusqu'alors éternua à droite:  
Preuve qu'il approuvait. Depuis ce bon auspice,  
Mutuellement ils s'aiment avec délice  
Et tous deux sont aimés.  
Pour notre Septimius, il n'y a plus qu'Acmé:  
Elle seule, à ses yeux, de loin, a plus de prix,  
Que toutes les Bretagnes, toutes les Syries.  
Pour la fidèle Acmé Septimius vaut bien plus  
Que les plus grands désirs, les plaisirs absolus.  
A-t-on jamais trouvé tant de béatitude,  
De la part de Vénus tant de sollicitude?

## LIBELLUS

### AVIS DE RECHERCHE

Sans paraître indiscret, pourvu que tu ne te fâches,  
Dis-moi donc en quel coin ténébreux tu te caches.  
Je t'ai cherché partout, au petit Champ de Mars,  
Au cirque mais aussi au milieu des libraires  
Dans le temple sacré du puissant Jupiter,  
Le long des galeries, je me suis arrêté  
Pour aborder, mon cher, toutes ces demoiselles  
Dont nulle n'a perdu de sa sérénité  
Quand j'ai voulu leur demander de tes nouvelles,  
En ces mots : «Rendez-moi, putains, mon bon ami!»  
Or l'une répliqua en dénudant son sein :  
«Il est dans ce bouton de rose, par ici!»  
Quand bien même j'aurais la forme du gardien  
De la Crête et le vol rapide de Pégase,  
Quand je serais Ladas, ou Persée l'aérien,  
Un coursier de Rhesus candide comme neige,  
Quand je serais encor tous ces êtres volants  
Aux jambes emplumées emportés par les vents,  
Tu aurais beau me les offrir en même temps,  
Camerius, je serais néanmoins éprouvé,  
Ecrasé de fatigue à vouloir te trouver.  
Supporter ton caprice est beaucoup trop ardu!  
Mais pourquoi, mon ami te dissimules-tu?  
Dis-nous où tu seras, sois un peu téméraire!  
Aie donc confiance en moi, reviens à la lumière!  
Es-tu tenu par des filles au teint de lait?  
Si ta langue demeure accrochée au palais,  
Tu perdras de l'amour tous les doux avantages :  
Car Vénus, en effet, aime les badinages.  
Ou alors, si tu veux, verrouille ton palais  
Pourvu qu'à vos ébats je puisse me mêler.

LIBELLUS

A LA PUTAIN DE VARUS

Un jour, l'ami Varus, alors qu'il me croisait  
Flânant en plein forum, m'emmena chez sa belle,  
Une jolie putain qui, en entrant chez elle  
Ne me parut point dénuée de doux attraits.  
La conversation entre nous deux s'engage,  
Notamment à propos de mon dernier voyage  
En Bithynie: «Quelle était donc cette contrée?  
Ce voyage eut-il pour toi quelque profit?»  
Je répondis alors que ni ma compagnie,  
Ni même les prêteurs n'étaient guère rentrés  
Chez eux mieux parfumés qu'avant: c'était vrai!  
Surtout ceux qui avaient pour prêteur ce mecton,  
Ce jouisseur aussi soucieux de sa cour  
Que d'un poil au menton.  
«Mais on m'a dit que les porteurs que l'on préfère  
Viennent de ce pays et que pour ta litière,  
Tu t'en serais payé.» Moi, afin de passer  
Pour un chanceux fini aux yeux de la putain,  
Je lui dis: «Le destin  
N'a pas été si dur dans ce pays lointain  
Qui a été mon lot: oui, en effet, j'ai pu  
Avec moi ramener des porteurs bien trapus.»  
Disons-le maintenant: ni ici, ni là-bas,  
J'en ai pas eu un, capable de charger  
Le pied d'un vieux grabat!  
Alors l'autre, effrontée – c'était une putain  
Après tout – répliqua: «Prête-les moi, chéri,  
Je voudrais m'en aller chez le dieu Sérapis.»  
- Un moment, je t'ai dit que je les possédais:  
Je me suis exprimé assez légèrement:  
C'est mon ami Cinna qui les a achetés.

### LIBELLUS

Bon, qu'ils soient à moi, à lui, cela m'indiffère !  
Comme s'ils étaient miens, je peux tout à mon aise  
En user. Mais toi, que tu es lourde et niaise,  
Toi qui n'acceptes pas que je sois tête en l'air.»

### L'INGRAT

Ne fais plus plaisir à quelqu'un et ne crois plus  
A la reconnaissance.  
Non, l'ingratitude est une chose absolue.  
Les bienfaits ne sont rien, c'est un fardeau et pire,  
Un motif de haïr !  
Moi, vois-tu, j'en ai fait l'amère expérience,  
Moi qui ai découvert  
Le plus terrifiant de mes persécuteurs  
Dans celui qui naguère,  
Trouva auprès de moi son ami le meilleur.

### CONSOLATION À CALVUS

Si les tombeaux muets peuvent se consoler  
Dans notre peine et s'ils ne sont pas insensibles  
Aux anciennes amours, et qu'ils fassent pleurer  
Sur les amis perdus, alors il est possible  
Que Quintilia soit moins infligée de sa mort  
Qu'heureuse de savoir que ton amour est fort.

### LE BON CAELIUS

Caelius et Quintius, dont la jeunesse prospère  
A Vérone, se sont épris d'Aufilenus  
Et d'Aufilena: donc l'un vénère le frère,  
Et le second la sœur: voilà ce qu'on appelle

## LIBELLUS

Une association douce et confraternelle.  
Mes vœux, à qui faudrait-il que je les adresse ?  
C'est à toi, cher Caelius ; de ton lien avec moi,  
Tu m'as toujours donné les preuves les plus belles.  
Sois heureux ô Caelius, que tes amours soient rois.

## DISCRÉTION ASSURÉE

S'il existe un mortel qui a bien mérité  
Que son ami, sachant sa grande loyauté,  
Lui livre ses pensées secrètes, c'est bien moi.  
A cette loi divine,  
Je fus initié, Cornélius, et je crois  
Que d'Harpocrate, enfin, je ne suis pas indigne.

## LE GARÇON À GARDER

C'est à toi, Aurelius, que je me recommande,  
Moi-même et mes amours : ce que je te demande  
C'est bien peu. Si jamais tu as la noble idée  
De conserver intact et dans sa pureté  
L'objet de ton désir, garde bien cet enfant  
De toute saleté !  
Non, non, je n'ai pas peur de la foule vulgaire  
Qui va dans tous les sens pensant à ses affaires.  
Ce qui m'effraye, c'est toi et ta queue dangereuse  
Pour toute une jeunesse candide ou vicieuse.  
Quand elle surgira, fin prête à la saillie,  
Secoue-la où tu veux et comme bon te semble,  
Mais pas sur mon ami !  
Mon vœu, je crois, est d'une grande modestie.  
Si un besoin pervers te pousse, ô criminel  
A détruire ma vie, un mal sempiternel  
T'attend ; en effet, on viendra t'écarter :  
Les muges, les raiforts sauront te percuter.

## LIBELLUS

### AFFAMEUR ET VICIEUX

Aurelius, affameur d'hier et d'aujourd'hui,  
Mais aussi de demain, tu désires baiser  
Celui que j'aime tant et sans la moindre gêne.  
Tu ne le quittes pas, tu aimes l'amuser!  
Sans cesse à ses côtés, tu veux qu'il t'appartienne.  
Mais ce n'est pas la peine!  
Car avant le moment de dresser des obstacles  
Afin que ton succès soit réel et complet,  
Je serai le premier à me faire sucer.  
Si tu étais repu en commettant cet acte,  
Je serai plus discret; mais je suis en émoi  
A l'idée que l'enfant ne mange rien chez toi!  
Il a soif, il a faim! Non, il faut renoncer  
A lui, avec honneur... Mais je serai sucé!

### NI ESCLAVES, NI CASSETTE!

O beau Juventius, fleur de tous ceux d'aujourd'hui,  
Fleur aussi de tous ceux qui passèrent avant  
Et de ceux qui viendront te voir ces prochains temps,  
Il aurait mieux valu que tu eusses donné  
Pour mon compte de l'or à ce pauvre Midas  
Qui ne possédait ni esclaves, ni cassette  
Et que tu ne baises pas avec ce garçon.  
Bien sûr, tu me diras: «Mais il est plein de grâce?»  
Certes! Mais il n'a ni esclave, ni cassette.  
Moque-toi si tu veux de pareils avantages;  
Mais, hélas, il n'a pas, faut-il que je répète,  
D'esclave, de cassette!

## LIBELLUS

### INSATIABLE !

Ô Juventius, tes yeux, ce doux miel du plaisir,  
S'il m'était consenti de les baiser toujours,  
Même trois cents milliers ne sauraient assouvir  
Ma puissance d'amour.  
Et même, dis-je, ils auraient beau être foison,  
Plus drus que des épis,  
Insuffisante encor serait notre moisson.

### UN MAUVAIS CHOIX

Vraiment, ô Juventius, dans la foule inouïe,  
N'y avait-il donc pas un homme assez gentil,  
Digne de ton désir pour aller t'enticher  
Sur le rivage affreux et sombre de Pisaure  
D'un homme tout blafard à la face plus jaune  
Qu'une statue dorée, celui que tu adores  
Et qu'à moi tu préfères ?  
Quel acte monstrueux viens-tu là de me faire ?

### BAISER VOLÉ

Ô Juventius, ô miel, au milieu de tes jeux,  
Je t'ai pris un baiser plus doux que l'ambrosie.  
Mais ce petit forfait ne fut pas impuni.  
Plus d'une heure durant, je fus très malheureux,  
Cloué sur une croix !  
En pleurant je me suis excusé près de toi :  
Mais hélas, mes sanglots n'ont pu te désarmer.  
Mon baiser terminé, tu l'as vite gommé.

## LIBELLUS

Enlevant de tes doigts fougueux toutes les gouttes  
De ta bouche humectée : car pour toi, aucun doute,  
Il fallait essuyer une lèvre souillée  
Par la bave sans nom d'une pute avérée.  
De plus, que de tourments tu m'as humilié !  
Que de malheurs divers tu m'as crucifié !  
Et ce petit baiser est devenu plus âcre  
Que le pire ellébore.  
Voilà le châtiment auquel tu me consacres,  
Moi qui t'aime et t'adore !  
Soit ! Dorénavant donc, jamais plus tu n'auras  
Un seul baiser de moi !

## LES DEUX FONT LA PAIRE

Mais qui peut donc souffrir, à moins d'être joueur,  
Glouton et sans pudeur,  
De voir ce Mamurra, lui, l'homme qui domine  
Et trésors de Bretagne, extrémité ultime,  
Et Gaule chevelue. Romulus enculé,  
Pourras-tu le souffrir ? Jusqu'à quand, s'il te plaît,  
Ce favori superbe et immensément riche,  
Pourra se pavaner calme, de lit en lit  
Comme un pigeon candide ou un bel Adonis ?  
Romulus enculé, pourras-tu le souffrir ?  
Mais tu es un joueur, un glouton sans pudeur !  
Ô grand imperator, si tu daignas venir  
Dans l'île qui se trouve aux confins d'Occident,  
C'était pour que Laverge, esseulé de plaisirs,  
Dévorât vingt ou trente millions de sesterces.  
Or tout cela n'est que complaisance perverse !  
N'aurait-il englouti et raflé que des miettes ?  
Non, la fortune de son père, il l'a défaite.  
Ensuite il dépouilla le Pont, puis l'Ibérie,  
Si connue pour le Tage aux flots inondés d'or.

## LIBELLUS

La Gaule le redoute et la Bretagne encore.  
Pourquoi réchauffez-vous cet être lamentable,  
Il n'est bon qu'à voler vos biens les plus rentables.  
C'est pour cela que vous les maîtres sans partage,  
Beau-père et gendre unis avez fait ce carnage?

## LES DEUX PRIVILÉGIÉS

Porcius et Socration,  
Vous qui êtes les deux mains gauches de Pison,  
Ce lépreux, cette famine de l'univers,  
C'est donc la vérité!  
A mon Véraniolet, à l'ami Fabullus,  
Ce Priape à la queue bien ferme vous préfère!  
Et tandis que vous vous goinfrez dans des festins  
Superbes et ruineux, mes jeunes acolytes  
Rôdent aux carrefours, voulant qu'on les invite!

## SUR NONIUS ET VATINIUS

Qu'est-ce que tu attends pour mourir, ô Catulle?  
Le raide Nonius est sur sa chaise curule  
Et l'impie Vatinius ne veut qu'être consul.  
Qu'est-ce que tu attends pour mourir, ô Catulle?

## LE BON MOT

J'ai bien ri, l'autre jour, au sein d'une assistance  
Du mot d'un inconnu. Alors que plein d'aisance,  
Mon cher Calvus lançait ses accusations  
Contre Vatinius, avec admiration,  
Et en levant les mains, notre homme s'écria :  
«Grands dieux, quel orateur que ce petit bout là!»

## LIBELLUS

### INJURES AUX CÉSARIENS

La tête minuscule et en fuseau d'Othon,  
Les mollets peu lavés de ce rustaud d'Hérius,  
Et les pets tout en légèreté de Libon,  
Tout devrait vous répugner, toi et Fufcius,  
Ce vieux beau. Mais tu vas te renfrogner encor  
Face à mes pauvres vers, unique imperator!

### A MAMURRA ET CÉSAR

Vous allez bien ensemble, enculés de première,  
César et toi Mamurra, le giton qu'il préfère :  
Ce n'est pas étonnant :  
Car vous êtes souillés tous deux pareillement,  
L'un à Rome, l'autre à Formies sont recouverts  
De stigmates impures ;  
Atteints des mêmes maux, jumeaux dans la luxure,  
Unis dans l'écriture ;  
Mais ces deux compagnons recherchent l'adultère,  
Et vous êtes rivaux pour courir les donzelles.  
Vous allez bien ensemble, enculés de première!

### INDIFFÉRENCE

Je me fous, ô César, d'être ou pas déplaisant,  
Comme de m'informer si tu es noir ou blanc.

### SCEPTICISME

Mentula baise à fond : je veux bien le prétendre !  
Comme dit le dicton,  
Marmite cueille ses choux comme une grande !

## LIBELLUS

### L'HOSTILITÉ DES MUSES

Mentula voulait tant atteindre le Pipla :  
Mais les Muses, à coups répétés de leurs fourches,  
L'ont fait tomber de là!

### L'ESSOR DE L'ADULTÈRE

Quand Pompée fut nanti d'un premier consulat,  
Moecilla fut baisée par deux hommes, Cinna.  
Pour la deuxième fois, Pompée est de nouveau  
Consul et Moecilla les a gardé tous deux ;  
Pourtant, il en est issu mille rejetons :  
Oui, semer l'adultère est lourdement fécond.

### LE RICHE PAUVRE

La terre de Firmum suffit, non sans raison  
Pour faire à Mentula la réputation  
D'un homme bien doté. Sa terre est bien comblée :  
Il y a du gibier, des poissons à foison,  
Des prairies et des champs, des parcelles de blé,  
Des animaux. Pourtant que tout cela est vain !  
Il est en déficit.  
Qu'il soit riche en manquant de tout, cela est bien.  
Louons ce qu'il détient puisqu'il y meurt de faim.

### SON PLUS BEL ATTRIBUT

Mentula a pour lui près de trente jugères,  
Et une quarantaine en terres labourables.  
Le restant est aussi grand que les immenses mers.

### LIBELLUS

Par ses biens il pourrait nettement dépasser  
Crésus, tant il détient des trésors innombrables :  
Des prairies et des champs, de multiples forêts,  
Des maris, des étangs jusqu'à l'Hyperborée  
Et le vaste Océan. Tout est démesuré !  
Mais c'est en lui qu'il a son bien le plus rentable ;  
Car soyons réaliste, il ne peut être humain  
Puisqu'il n'est qu'une bite énorme et redoutable !

### A LESBIE

Pour moi, il est égal aux dieux, cet homme-là ;  
Si cela est possible, il les surpasse même  
Lorsque soudain il se retrouve face à toi,  
Qu'il te contemple, écoute  
Ce rire qui ravit, pauvre âme qui se mine,  
Tout ce que j'ai en moi de cette force intime :  
Car à peine t'avais-je aperçue, ô Lesbie,  
Que tous les mots s'exilent  
En ma bouche, que ma langue se pétrifie,  
Que dans mon corps entier coule un brasier subtil  
Qu'en mon oreille un bruit tinte et que la nuit  
Se déverse en mes yeux.  
Catulle, la paresse est un choix périlleux ;  
La paresse a pour toi de sublimes attraits ;  
La paresse, jadis a perdu tant de rois  
Et de grandes cités.

### LA BEAUTÉ IDÉALE

Si l'on en croit certains, Quintia est la beauté :  
A mes yeux, elle est blanche et grande, un corps bien fait.  
Bien sûr, je suis d'accord sur de pareils aspects.  
Mais cependant est-elle belle pour autant ?

### LIBELLUS

Non, je ne le crois pas, car dans ce corps massif,  
Rien de vraiment piquant, pas de sel, rien de vif!  
Lesbie, c'est la beauté,  
Non pas pour la raison que son corps est parfait  
Mais par tous les attraits qu'à l'ensemble des femmes,  
Elle s'est arrogée.

### LA PROMESSE

Tu promets, ô ma vie, un amour radieux  
Qui durera toujours. Faites en sorte, dieux,  
Que ce vœu soit tenu et qu'elle parle vrai  
Du plus profond de l'âme afin que jusqu'au terme  
De notre vie, durent les liens d'éternité  
Qui fondent notre amour dont l'essence est sacrée.

### A UN MENTEUR

Crois-tu donc que j'ai pu parler mal de celle  
Que je chéris bien plus encor que mes prunelles ?  
Non, je ne l'ai pas pu ; et si j'avais osé,  
Je ne l'aimerais pas d'un amour si fervent.  
Mais toi, comme Tappon, tu veux nous imposer  
Ton regard sidérant.

### MILLE BAISERS

Vivons, ô ma Lesbie, livrons-nous à l'amour ;  
Comme d'un sou terni, moquons-nous des rumeurs  
Qui fusent des vieillards pudibonds et râleurs.  
Le soleil peut tomber, mais il renaît toujours ;  
Hélas pour nous, dès que fuiront nos brèves vies,  
Nous dormirons au sein de l'éternelle nuit.

## LIBELLUS

Allons ! Mille baisers, puis cent, puis mille encore.  
Ensuite, brouillons tout ! Ne retenons plus rien :  
Évitons qu'un affreux nous jette un mauvais sort  
S'il a eu le malheur de les compter trop bien.

## RASSASIEMENT

Tu veux savoir combien de baisers il me faut,  
Ô Lesbie, pour que ma flamme enfin se rassasie ?  
Il faut autant de grains de sable de Libye  
Qui couvrent le domaine odorant de Cyrène  
Entre l'oracle saint de Jupiter ardent  
Et le tombeau sacré du vieux Battos le grand ;  
Autant d'astres au fond du nocturne silence  
Qui fixent des mortels les brèves attirances.  
Oui, voilà ce qu'il faut au poète insensé  
De baisers de ta bouche afin qu'il ait assez.  
Ah ! que leur nombre échappe aux fureteurs hargneux  
Et aux envoûtements du verbe vicieux !

## LE RETOUR DE LESBIE

Celui dont les désirs et les vœux les plus forts  
Se retrouve comblé par la faveur du sort,  
Son bonheur est parfait !  
Moi aussi je suis tout inondé de joie,  
Une joie sans limites et plus pure que l'or  
Puisque tu me reviens, Lesbie, ô mon désir,  
Moi qui n'y croyais plus, et par toi-même encore !  
C'est un jour à marquer d'une pierre très blanche  
Est-il ici-bas quelqu'un qui soit plus réjoui  
Que moi ? Et qui pourra dire que rien n'est plus  
Merveilleux que la vie ?

## LIBELLUS

### L'INCONSTANCE DES FEMMES

Ma femme aimée prétend qu'elle n'a pas envie  
D'être avec un autre que moi: Que Jupiter  
Le lui implore, cela ne pourrait se faire!  
Ce sont ses mots. Pourtant la foule des serments  
Faits à l'amant transi, il faut qu'ils soient écrits  
Sur les flots et le vent.

### UNE TAVERNE LOUCHE

Ô taverne lubrique et vous tous ses clients  
Du neuvième pilier, celui près des jumeaux  
Qui portent le bonnet, vous croyez-vous vraiment  
Les seuls à présenter votre gros instrument?  
Vous croyez-vous les seuls à culbuter les filles  
Et à donner le nom de «bouc» aux autres gens?  
Parce que vous seriez tous assis à la file,  
Vous les cent ou les deux cents malheureux imbéciles,  
Je serai mal en point pour me faire sucer  
Par deux cents fainéants? Eh bien, vous vous trompez!  
Sachez le maintenant, votre boutique infâme  
Je vais la saloper  
Car c'est bien en ces lieux qu'elle est venue, la femme  
Qui a fui mon amour, oui, cette femme aimée  
Comme nulle autre ne le sera plus jamais,  
Une femme pour qui je me suis épuisé.  
Et vous, tels des seigneurs, c'est vous qui la baisez.  
Mais en réalité, et l'on s'en désespère,  
Vous n'êtes que de vils galants, de pauvres hères!  
Je pense à toi surtout,  
Issu des Chevelus, du pays celtibère

*LIBELLUS*

Où courent les lapins, oui, à toi, Egnatius  
Qui pense dominer par ta barbe fleurie,  
Tes dents frottées d'urine, usage d'Ibérie.

LE RIEUR IMBÉCILE

C'est simplement parce qu'il a de belles dents,  
Qu'Egnatius rit autant.  
Vient-on auprès du banc d'un accusé notoire,  
Et soudain, à l'instant  
Où l'avocat se met à nous faire pleurer,  
Egnatius est hilare!  
Entend-on à côté du bûcher d'un garçon,  
Les lamentations  
D'une mère privée de son seul rejeton,  
Egnatius est hilare!  
Partout où il se tient, en toute occasion,  
Egnatius est hilare : oui, c'est une manie :  
Mais elle est, selon moi, incongrue, impolie!  
Je m'en vais te tancer, Egnatius, mon petit!  
Que tu sois de la Ville ou du pays Sabin,  
Tiburtin d'origine ou avare Ombrien,  
Étrusque bien portant,  
Lavinien basané aux rutilantes dents,  
Pour enfin dire un mot sur mes compatriotes,  
Ainsi donc, Transpadan,  
En fait, de tout pays où on lave ses dents  
Avec le plus grand soin,  
Même là, je ne puis accepter que tu ries !  
Car rien de plus crétin que des rires crétins !  
Tu es Celtibérien, et, en Celtibérie,  
Le matin, les dents se doivent d'être rincés  
Avec ce que l'on a auparavant pissé !  
En conséquence, plus ta denture illumine,  
Plus cela me dit que tu as bu de l'urine !

## LIBELLUS

### LE FAUX AMI

Ô Rufus, c'est en vain et pour mon plus grand tort  
Que j'ai osé te voir comme un ami sincère :  
«En vain» n'est pas le mot, car comme j'ai souffert  
De ton hypocrisie. Tu t'es donc fauflé  
Au plus profond de moi, te mettant à brûler  
Mes entrailles afin de ravir mon bonheur !  
Me le ravir, hélas ! effroyable poison  
Pénétrant dans ma vie, peste de ma liaison !

### LES BAISERS DE LESBIUS

Lesbius est bien joli ;  
Pourquoi pas, après tout, puisque notre Lesbie  
Le préfère à toi, Catulle, et à tout ton clan.  
Mais tout joli qu'il soit, je veux bien qu'il nous vende  
Moi, Catulle et mon clan si parmi ses amis,  
Il trouve quelques gens qui acceptent de lui  
Trois baisers sans attendre.

### LES LÈVRES BLANCHES

Que dire donc, Gellius ? Pourquoi tes lèvres roses  
Et jolies ont-elles la fâcheuse tendance  
A devenir plus blanches  
Que la neige d'hiver, lorsque, de ta demeure,  
Tu t'en vas le matin puis, qu'à la huitième heure,  
Tu interromps une sieste qui te repose ?  
Il faut qu'on me l'explique :  
Est-il vrai comme dit une rumeur publique  
Que ta bouche engloutit le membre formidable

## LIBELLUS

D'un garçon très physique.  
Ainsi donc, c'est cela : oui, c'est incontestable  
Si l'on veut bien prêter un peu d'attention  
Aux flancs tant épuisés du malheureux Victor  
Et tes lèvres souillées d'éjaculations.

## LA COLÈRE DE LESBIE

Alors qu'elle est en présence de son mari,  
Ma Lesbie m'injurie.  
Et ce pauvre nigaud s'en réjouit : quel con !  
Mais tu n'as rien compris !  
Si j'étais oublié, si elle était muette  
Son cœur serait intact : or elle est en furie :  
Je suis injurié, et bien sûr, ses pensées  
Sont pour moi ; mais en plus elle est fort courroucée  
Puisqu'elle se consume et qu'elle parle aussi.

## LE CRIME ABSOLU

Gellius, que fait celui qui baise ainsi sa mère  
Et sa sœur, et qui toujours, tunique à l'air,  
Est en leur compagnie, veillant des nuits entières.  
Que fait celui qui rend son tonton incapable  
D'être un mari potable ?  
Sais-tu que ce comportement est criminel ?  
Oui, c'est un crime immonde  
Que ne lavent ni Téthys, qui borne le monde,  
Ni l'Océan, père des Nymphes. Un mortel  
Ne saurait dépasser  
Une telle infamie, même s'il décidait  
De se dévorer lui-même, tête baissée.

## LIBELLUS

### LA MAIGREUR DE GELLIUS

Gellius est maigrelet ; cela est explicable :  
Sa mère est bien solide, sa sœur est bien jolie  
Et son oncle accompli.  
Chez lui il y a tant de fraîcheur agréable.  
De fait, comment ne serait-il pas maigrelet ?  
Même s'il ne bougeait que la chose interdite,  
Vous seriez dans le vrai.

### L'INCESTE ET LE MAGE

De Gellius et de sa mère, union perverse,  
Puisse-t-il naître un mage afin qu'on lui apprenne  
La divination à l'école des Perses.  
S'il faut porter crédit à ce culte odieux,  
Une mère et son fils seraient les seuls propices  
A engendrer ce mage, adorateur des dieux  
Qui goûteront ses chants ; c'est lui qui dans le feu,  
Jettera les morceaux après le sacrifice.

### GELLIUS LE PERVERS

Gellius, si j'espérais bien me fier à toi  
Dans ce terrible amour, ce n'était vraiment pas  
Pour la simple raison que je te connaissais,  
Que je te croyais sain, rempli de répugnance  
A l'idée d'accomplir une action si rance.  
Non, je me disais qu'elle n'était ni ta mère,  
Ni ta sœur, celle pour qui brûlent mes feux.  
Malgré l'intimité qui nous liait tous deux,

### LIBELLUS

La raison n'était pas suffisante, ma foi :  
Force de constater qu'elle le fut pour toi !  
Mais il est vrai que tu adores te complaire  
Dans toute faute ayant un goût sale et pervers.

### BATAILLE DE VERS

Avec grande ardeur,  
J'ai cherché avec la passion du chasseur,  
Comment t'expédier des vers de Callimaque  
Pour calmer ta furie  
Et protéger mon chef de tous tes traits vengeurs.  
Mais je vois aujourd'hui  
Que c'est peine perdue. Mon espoir est bien vain.  
Mon manteau suffira pour que je reste sain  
Et sauf. De mon côté, j'irai te transpercer  
De mes traits et alors tu seras terrassé.

### LA RUPTURE

Ô malheureux Catulle, arrête ce délire !  
Car ce qui est perdu ne peut plus s'obtenir.  
De merveilleux soleils scintillèrent pour toi  
Quand, frénétiquement, tu courais autrefois  
Au rendez-vous d'un être infiniment aimé,  
Comme aucune, dès lors, ne le sera jamais ;  
Instants délicieux  
Prouvés par nos ébats multiples et joyeux :  
Tu désirais ceci :  
Aussitôt ton aimée le désirait aussi...  
C'est vrai : mille soleils scintillèrent pour toi !  
Mais elle ne veut plus aujourd'hui ! Oui, crois-moi,  
Ne désire plus rien et ne recherche plus  
La femme qui te fuit,

## LIBELLUS

Celle qui provoqua le malheur de ta vie!  
Adieu, femme! Allez, tien bon Catulle!  
Non, non, il n'ira point afin de supplier  
Puisque tu le bannis. Mais un jour, toi aussi,  
Tu verseras des pleurs à ce moment où nul  
Ne te suppliera plus. Pute! Peste sois-tu!  
Qui te recherchera? Qui te trouvera belle?  
Qui sera ton amant? Oui, quel individu  
Sera sur ton tableau de chasse? Oui, voyons:  
Qui aura tes baisers? Et qui sera mordu  
Aux lèvres? Non, Catulle, endure-toi, tiens bon!

## MESSAGE À LESBIE

Furius et Aurélius, que j'accompagnerai  
S'ils allaient aux confins de l'Inde où s'entend  
Le flot retentissant de la mer d'Orient,  
S'il parcourait l'Hyrcan et la molle Arabie,  
Le pays des Sages, le royaume des Parthes  
Armés de mille traits,  
Ou les rives du Nil que les sept embouchures  
Ont fait se colorer,  
S'il franchissait les monts des Alpes sans mesure,  
Afin de contempler les trophées de César,  
Le Rhin gaulois ainsi que les Bretons barbares  
Qui sont si loin de nous,  
Ô vous qui êtes prêts à me suivre partout,  
En dépit des dangers, suivant l'ordre des dieux,  
Portez à mon amie ces mots point doucereux:  
Qu'elle vive et se vautre avec son flot d'amants  
Qu'elle étreint tous mais dont nul ne compte vraiment,  
Bien que les épuisant avec acharnement.  
Non, qu'elle n'ait plus foi à notre amour d'antan;  
De par sa volonté, la passion n'est plus  
Telle la fleur d'un pré touchée par la charrue.

## LIBELLUS

### DÉCHÉANCE DE LESBIE

Ô Caelius, ma Lesbie, ma Lesbie adorée,  
Oui, Lesbie que Catulle aimait plus que lui-même,  
Plus que tous ses amis, ma Lesbie se promène  
Dans les rues mal famées et elle est très acerbe  
Pour branler les enfants de Rémus le superbe.

### PLAINTES

Serait-ce la lionne en ses monts de Libye  
Ou Scylla aboyant tout en bas de ses aines  
Qui t'enfanta pour être aussi dure, inhumaine  
Et mépriser la voix d'un suppliant réduit  
Au plus sombre malheur? Cruauté inouïe!

### LES AFFRES DE LA PASSION

Tu me disais jadis, n'adorer que Catulle,  
Lesbie; tu préférerais mes bras à ceux de Jupiter.  
Et moi, je t'ai aimé non d'un amour vulgaire,  
Qu'inspire une maîtresse,  
Mais de l'amour qu'un père a pour ses rejetons.  
Mais je sais qui tu es! Et malgré le frisson  
D'un désir plus brûlant, j'ai perdu tout égard  
Pour toi. Tu diras: cette chose est bizarre!  
Mais cette perfidie dont je fus la victime  
A redoublé l'amour mais entamé l'estime.

### UN DÉSIR INALTÉRABLE

Voilà, ma Lesbie, où j'en suis arrivé!

### LIBELLUS

Voilà à quelle fange elle s'est ravalée!  
Serais-tu devenue un être vertueux,  
Je ne pourrais jamais plus t'avoir en estime  
Ni réduire mes feux,  
Même si j'agissais avec force contre eux.

### SUR SON AMOUR

J'aime et je hais. Comment cela est-il possible?  
Je l'ignore, mais c'est en moi et c'est terrible!

### UN TOTAL ENGAGEMENT

Nulle femme n'a pu se dire autant aimée  
Que Lesbie, non, jamais!  
Non, jamais, disons-le, un tel engagement  
N'a été respecté avec autant de foi  
Que par moi, moi qui suis très amoureux de toi.

### L'AMOUR ET LA HAINE

Lesbie médite de moi et toujours, et encore:  
Elle est intarissable! Ah! je veux bien mourir  
Si Lesbie ne m'aime pas d'un amour très fort.  
La preuve? A chaque instant, je m'en vais la maudire.  
Mais si je ne l'aime plus, je veux bien mourir!

### A LUI-MÊME

Si un homme est heureux quand il a souvenance  
Des bienfaits accomplis, s'il a été pieux,  
S'il n'a jamais manqué à la foi d'un serment,

LIBELLUS

S'il n'a jamais trompé les siens en invoquant  
La puissance des dieux,  
Catulle, que de joies te promet cet amour  
Si dur quelle que soit la durée de tes jours.  
Tout ce qu'un homme peut dire et faire de bien,  
Tu l'as dit, tu l'as fait; hélas! ce fut en vain  
Pour t'être confié à cette femme ingrate.  
A quoi bon torturer ton âme davantage  
Ôte-toi de cela, retrouve du courage,  
Cesse de te ronger: les dieux sont contre toi.  
Mais qu'il est rude, enfin, de rompre tout à coup  
Un amour qui fut long: c'est dur, mais tu le dois!  
C'est là ton seul salut! Oui, sois victorieux!  
Il le faut, que tu le puisses ou non. Ô dieux,  
Si vous êtes dotés de l'esprit de pitié,  
Si vous avez déjà accordé vos secours  
A ces pauvres mortels que la mort assaillait,  
Contemplez ma misère et si ma vie fut pure,  
Extirpez cette peste en moi qui me torture,  
Qui, se glissant pareil à un venin narquois  
Dans toutes mes fibres a banni toute joie.  
D'elle, je ne veux plus une once de douceur,  
Je ne demande plus –un impossible espoir–  
Qu'elle ait au moins quelque respect pour la pudeur;  
Moi, j'aspire à guérir d'une maladie noire.  
Ô dieux, accordez-moi cette grâce suprême  
Pour ma pitié notoire.

ÉPITHALAME DE JULIE ET DE MANLIUS

Ô fils d'Uranie, habitant  
De l'Hélicon, toi qui entraînes  
La douce vierge vers l'époux,  
Ô Hymen, Hyménée!  
Ô Hymen, Hyménée!

*LIBELLUS*

Couronne ton front de ces fleurs  
De marjolaine parfumée,  
Prends ton voile de feu, accours  
Et que tes pieds de neige portent  
La sandale jaune de couleur.

Tout animé par l'allégresse  
De ce jour, que ta voix se dresse  
Pour chanter l'hymen et son hymne ;  
Frappe la terre avec cadence,  
Secoue la torche de résine.

Et Manlius voit passer Junie  
Telle la déesse d'Idalie  
Venant vers le juge Phrygien,  
Douce vierge prenant époux  
Sous les auspices les plus doux.

Tel encore un myrte d'Asie,  
Brillant de ses rameaux fleuris,  
Du fait que les Hamadryades  
Les ont abreuvés de rosée  
Pour leur joie la plus délectable.

Que tes pas viennent jusqu'à nous,  
Hâte-toi de quitter Thespies  
Et les cavernes d'Aonie  
Que rafraîchit l'onde limpide  
De la douce nymphe Aganippe.

Puis, appelle dans sa demeure,  
Celle qui enchaîne le cœur  
De son époux d'un lien ardent,  
Pareil à l'arbre que le lierre  
Dans ses rudes replis enserre.

*LIBELLUS*

Vous aussi, ô vierges si pures,  
Vous dans l'attente de ce jour,  
En cœur entonnez en mesure  
Ô Hymen Hyménée,  
Ô Hymen Hyménée!

Et qu'il se hâte de venir  
Afin de remplir son office,  
Guidé par la Vénus sacrée,  
Lui qui se doit de célébrer  
Une union noble et propice.

Quel dieu mérite la prière  
Des doux amants? Quel dieu du ciel  
Faut-il que les hommes révèrent?  
Ô Hymen Hyménée,  
Ô Hymen Hyménée!

Ô toi que le père tremblant  
Aime invoquer pour ses enfants,  
Toi qui vois s'ouvrir la ceinture  
Des jeunes filles, toi que guette  
Le jeune époux inquiet, peu sûr,  
Toi qui livres aux mains farouches  
Du garçon la jeune fille pure  
Des bras de sa mère arrachée,  
Ô Hymen Hyménée,  
Ô Hymen Hyménée!

Sans toi, Vénus ne pourrait pas  
Goûter à ces plaisirs blâmés  
Par l'honneur. Si Vénus a cela,  
C'est parce que tu y consens.  
Qu'un dieu, donc, se compare à toi!

Sans toi, nulle maison ne peut  
Donner d'enfants et le père voir

*LIBELLUS*

Sa race durer. Si le père a cela,  
C'est parce que tu y consens.  
Qu'un dieu, donc, se compare à toi!

Privé de ton culte sacré,  
Jamais une terre aux frontières  
Ne saurait être gardée.  
Et si cette terre a cela,  
C'est parce que tu y consens.  
Qu'un dieu, donc, se compare à toi!

Ouvrez la porte close, ouvrez!  
Vierge, parais! Vois les flambeaux  
Et leurs cheveux étincelants...

*Lacune*

... La pudeur sainte est en retard:  
Elle écoute et elle obéit  
Mais elle pleure à son départ.

Ne pleure pas, ô jeune fille,  
Ne crains pas qu'une femme plus  
Belle ait vu le soleil luisant  
Venant du flot de l'Océan,

Telle, seule dans les beaux  
Parcs d'une maison opulente,  
Surgir l'hyacinthe fascinante.  
Tu tardes, le jour va s'enfuir;  
Nouvelle épouse, il faut sortir.

Nouvelle épouse, il faut sortir.  
Je t'en prie, écoute ces mots,  
Regarde comme les flambeaux  
Secouent leur chevelure d'or;  
Nouvelle épouse, il faut sortir.

*LIBELLUS*

Ne crains jamais que ton époux  
Puisse devenir assez fou  
Pour se jeter dans l'adultère  
Et les plaisirs les plus vulgaires,  
Loin de la rose de tes seins.

Non, comme la vigne flexible  
Enlace les arbres voisins,  
Tu l'enchaîneras sur ton sein.  
Tu tardes, le jour va s'enfuir;  
Nouvelle épouse, il faut sortir.

Que de joies données à l'époux  
Dans la nuit vive! Que de joies  
Dans la clarté de l'horizon!  
Prends garde, le jour va s'enfuir!  
Nouvelle épouse, il faut sortir.

Enfants, levez haut vos flambeaux;  
Voyez venir le voile ardent;  
En chœur, tous, chantez comme il faut,  
Io Hyménée, Io Hymen!

Que l'on ne se taise point!  
Fusez, libres chants fescennins;  
Qu'il offre des noix aux enfants,  
Le mignon qui sait maintenant  
Que son amant le laisse enfin.

Offre des noix à des enfants,  
Inutile mignon. Trop longtemps  
Tu as joué avec des noix.  
Or aujourd'hui, sers Thalassius.  
Ô giton, offre-lui des noix.

Les fermières, hier encore  
Subissaient tes moqueries, Or

*LIBELLUS*

Le friseur va te tondre la tête ;  
Pauvre mignon, quelle défaite !  
Allons, il faut offrir des noix.

On me dit, époux parfumé,  
Que tu es dans l'affliction  
En renonçant aux beaux garçons.  
Mais il faut s'abstenir pourtant  
Io Hymen Io, Hyménée !

Tu n'as jamais connu, Manlius,  
Que les plaisirs autorisés  
Mais ces plaisirs sont interdits  
A l'homme devenu mari.  
Io Hymen, Io Hyménée !

Toi, l'épousée, garde-toi  
De lui refuser tes faveurs  
De peur qu'il n'aille voir ailleurs !  
Io Hymen, Io Hyménée !  
Io Hymen, Io Hyménée !

Vois la maison de ton mari :  
Richesse et joie coulent ici :  
Sache qu'elle t'obéira !  
Io Hymen, Io Hyménée !  
Io Hymen, Io Hyménée !

Jusqu'aux jours où l'homme vieillit  
Tout tremblant ne pourra parler  
Qu'en disant à chacun des « oui ».  
Io Hymen, Io Hyménée !  
Io Hymen, Io Hyménée !

Franchis avec les dieux cléments  
Dans tes sandales dorées le seuil  
De l'entrée et passe le battant.

*LIBELLUS*

Io Hymen, Io Hyménée!  
Io Hymen, Io Hyménée!

Là ton époux est dans l'attente  
Couchés sur des coussins de Tyr,  
Il tend ses bras pleins de désirs.  
Io Hymen, Io Hyménée!  
Io Hymen, Io Hyménée!

Tu brûles fort, mais lui, sa flamme  
Qui consume en secret son âme  
Est plus resplendissante encor.  
Io Hymen, Io Hyménée!  
Io Hymen, Io Hyménée!

Enfant, laisse le bras dodu  
De l'épousée pour qu'elle avance  
Vers la couche de son élu.  
Io Hymen, Io Hyménée!  
Io Hymen, Io Hyménée!

Et vous, femmes de bien,  
Que loue la bouche des anciens,  
Placez la femme dans son lit.  
Io Hymen, Io Hyménée!  
Io Hymen, Io Hyménée!

Époux, tu peux enfin venir :  
Ta femme t'attend dans ton lit ;  
Son jeune visage est fleuri :  
On dirait la fleur de la vierge,  
Ou le pavot couleur de rose.

Et toi, époux, tu es si beau  
Que les grands dieux me soient témoins :  
De toi, Vénus a pris grand soin  
Te comblant. Le jour va s'enfuir !

*LIBELLUS*

Nouvel époux, il faut sortir.

Te voici, tu ne tardes plus ;  
Qu'une faste Vénus t'assiste  
Puisque devant tous, ton désir  
Apparaît en ne cachant plus  
Ton amour noble et bienvenu.

Oui, il devrait en préalable  
Compter chaque grain de sable  
De Libye et les astres d'or,  
L'homme qui voudrait dénombrer  
Vos jeux si doux, si agréables.

Goûtez à votre aise aux délices  
Et bientôt donnez-nous des fils ;  
Une race d'un nom antique  
Ne doit pas rester sans jeunesse :  
Il faut que la race progresse.

Je veux qu'un petit Torquatus  
Tende sur le sein de sa mère  
Ses petites mains potelées  
Et que, la bouche grande ouverte,  
Il offre un sourire à son père.

Qu'il soit l'image de son père,  
Que tous, sans le savoir avant  
Le reconnaissent aisément  
Et qu'il soit par sa belle allure  
Le portrait de sa mère pure.

Et que les vertus maternelles,  
Garantes de l'éclat d'un nom,  
Rejaillissent en une immortelle  
Gloire, comme celle qu'offrit  
Pénélope à son rejeton.

## LIBELLUS

Jeunes vierges ! Fermez la porte !  
Il faut mettre un terme à vos jeux.  
Et vous, époux, vivez heureux ;  
En exerçant votre vigueur  
A vos seuls devoirs amoureux.

## HYMNE NUPTIALE

Jeunes garçons, debout, Vesper est sur l'Olympe  
Il lève son flambeau attendu tant et tant !  
Il est grand temps, quittez les festins opulents !  
Que survienne la vierge et qu'on chante Hyménée :  
Viens Hymen, Hyménée ! Viens Hymen, Hyménée !

Jeunes filles, voyez-vous ces jeunes garçons ?  
Levez-vous, agissez, déjà l'astre du soir  
Dévoile sur l'Oeta des lumières notoires  
Aucun doute, il est vrai ! Ils sont bien pressés  
De quitter le banquet : ah ! comme ils ont raison  
De courir car leur chant donnera la victoire.  
Viens Hymen, Hyménée ! Viens Hymen, Hyménée !

Compagnons, remportez la palme, elle n'est point  
Facile. Regardez bien ! Les vierges se répètent  
Entre elles tous les chants pour les garder en tête.  
Non, ce n'est pas en vain. A quoi bon s'étonner ?  
Un objet et un seul est au fond de leur cœur.  
Nous, nous les écoutons, mais l'esprit est ailleurs.  
Or, nous serons vaincus et ce sera justice.  
Il faut un peu d'effort pour être les vainqueurs.  
Mais du moins, en ce jour, ne gardez que le chant  
Dans vos cœurs. Elles vont commencer à chanter  
Et nous, notre devoir est de leur répliquer.  
Viens Hymen, Hyménée ! Viens Hymen, Hyménée !

*LIBELLUS*

Vesper, existe-t-il une étoile plus sombre  
Que la tienne? Tu peux arracher une fille  
Aux bras de sa maman et livrer au garçon  
Une vierge parfaite. Or que fait de plus vil  
L'ennemi qui ravage avec force une ville.  
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

Ô Vesper, brille-t-il au ciel un plus bel élément  
Que le tien? Par ton feu, tu scelles le serment  
De l'hymen convenu, voulu par père et mère,  
Mais il n'est consommé que lorsque ta lumière  
Lumineuse apparaît. Ah! que donnent les dieux  
De plus charmant en cet instant miraculeux?  
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

À ta venue toujours le garde est fort sévère.  
La nuit cache le ladre: or, toi, souvent, Vesper,  
Tu le prends sur le fait, lorsque de nom changeant  
C'est l'aube qui surgit. Laisse donc ces jeunettes  
Te harceler sans cesse avec leurs réprimandes.  
Si leur bouche se plaint, leur cœur te redemande!  
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

Comme la fleur cachée dans un jardin fermé,  
Pousse loin du troupeau, épargnée par l'araire  
Caressée par la brise, affermie au soleil,  
Et nourrie par la pluie, elle est très convoitée  
Par les filles et par la horde garçonnière.  
Mais, à peine cueillie, elle est flétrie et vieille  
Refusée par le gars, refusée par la fille.  
Telle est la vierge: tant qu'elle demeure pure,  
On la chérit; flétrie, marquée par la souillure,  
Les garçons disent non, les filles la méprisent.  
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

Comme une vigne veuve en un champ délaissé  
Ne s'élève jamais pour porter des raisins,

LIBELLUS

Mais sous son poids traînant son corps fragile et fin  
Fait ramper ses rameaux jusque dans ses racines,  
Jamais le vigneron et jamais le taureau  
N'auront d'attention. Qu'on l'unisse à l'ormeau,  
Vignerons et taureaux la voient comme sublime!  
Ainsi la vierge: tant qu'elle reste inféconde,  
Elle vieillit sans soin. Mais à l'heure opportune,  
Qu'elle s'unisse enfin et l'époux la vénère  
Elle devient plus digne au regard de son père.  
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

Ô vierge, il ne faut pas résister à l'époux  
Toi qui lui fus donnée par les mains de ton père,  
Tout combat est futile; à ton père, à ta mère,  
Tu dois obéissance: oui, ta virginité  
N'est pas à toi entière: un tiers est pour ton père;  
Un autre est pour ta mère et seule la dernière  
T'appartient. Oui, les deux sont leur propriété  
Et c'est à leur beau-fils qu'ils les ont concédés.  
Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

ENVOI D'UN MAUVAIS LIVRE

Si je ne t'aimais pas autant que mes prunelles,  
Délicieux Calvus, c'est avec un grand zèle  
Que je te haïrais pour un pareil présent.  
Tu veux donc me tuer! Que t'a donc fait Catulle  
Pour ces poètes si mauvais, si indigents?  
Qu'ils soit maudit des dieux celui de tes clients  
Qui t'adressa ces vers nombreux et archi nuls!  
Si, comme je le crains,  
C'est là le cadeau de Sylla le grammairien,  
Aussi neuf que piquant, je n'y vois que du bien:  
C'est tout à fait normal que tes travaux demeurent!  
Mais par les dieux, ce livre est d'une telle horreur!

## LIBELLUS

Si tu l'as envoyé, c'est pour m'assassiner  
Et de plus en plein cœur d'une belle journée!  
Ah, petit plaisantin, tu vas me le payer!  
Demain, dès l'aube je vais chez tous les libraires  
Pour les terroriser, que ce soit Caesius,  
Aquinus, Suffenus, tous ces Olybrius,  
Et je raflerai tous ces hideux exemplaires,  
Te rendant le tourment dont j'ai vraiment souffert!  
Et vous, en attendant, je vous fais mes adieux,  
Retournez dans le lieu d'où vous êtes venus  
Fléau de notre temps, poètes dissolus!

## LA VANITÉ

Suffenus, tu le connais, Varus, et très bien!  
Quelle discrétion! Que son charme est exquis,  
Il est d'un savoir-vivre et de plus écrivain:  
Il compose des vers plus que n'importe qui,  
Dix mille ou davantage: ils ne sont pas copiés  
Sur les pauvres lambeaux de quelques parchemins,  
Mais sur un papier noble et des livres tout frais,  
Des ombilics tout neufs et des courroies pourprées;  
Et l'ouvrage est réglé à la mine de plomb;  
Enfin la pierre-ponce et l'ensemble est parfait.  
Mais lis un peu les vers de cet homme propre,  
Élégant, tout joli, et il te semblera  
Pareil au chevrier, pareil au terrassier:  
En vérité, tu ne les reconnaîtras pas.  
Que penser? Ce quidam qui sut nous égayer  
Cet homme raffiné, bref, comme il est grossier:  
C'est le pire rustaud quand il livre ses vers.  
Ah! Quand il les écrit, comme il nous fait le fier!  
Il se gonfle d'orgueil, il se trouve admirable.  
Mais tous, oui tous, vous dis-je, étalons ce travers:  
Nul ne peut affirmer qu'il ne possède en lui

*LIBELLUS*

Un peu de Suffenus. Chacun a sa folie  
En partage. Et pourtant on ne discerne guère  
Le pénible fardeau qu'on transporte derrière.

A DIANE

Nous sommes serviteurs de Diane,  
Jeunes filles, vierges garçons,  
C'est à Diane que nous chantons,  
Nous, jeunes filles et garçons !

O Latone, toi dont le père  
Est sa majesté Jupiter,  
Ô la déesse engendrée  
Auprès de l'olivier sacré

De Délos, tu naquis ainsi  
Pour régir les monts inouïs,  
Les bois, les étranges taillis,  
Et les rivières au grand bruit.

Toi, nommée Junon Lucina,  
A l'heure où accouche la femme,  
Toi que l'on nomme Trivia,  
Ou Luna, la luisante flamme.

Toi, dont le passage, ô déesse,  
Dit chaque mois le cours des ans,  
Qui remplis les toits paysans  
De ces belles moissons agrestes,

Du nom qui te plaît davantage,  
Daigne recevoir nos hommages  
Et fais que perdure toujours,  
A nous Romuliens, ton secours.

## LIBELLUS

### L'INVITATION À VÉRONE

A mon ami le doux poète Caecilius,  
Dis-lui de venir à Vérone, papyrus!  
Qu'il quitte Côme-Neuve et son lac un moment.  
Je veux lui confier quelques réflexions  
D'un bon ami qui est le sien également.  
S'il est intelligent, il viendra ventre à terre  
Et les supplications  
De différer venant de sa blanche beauté  
Seront sans action  
Malgré mille rappels et les deux mains jetés  
Sur son cou. Pauvre enfant! En effet si j'en crois  
Ce que l'on me rapporte, elle est tout en émoi!  
Et depuis qu'elle a lu le début du poème,  
Sur Dindymène, hélas, que la petite l'aime!  
Un feu cruel ronge la moelle de ses os.  
Je t'excuse, fillette! Oui, celle de Lesbos  
En sait bien plus que toi: car ils sont beaux ces vers  
Écrits par Caecilius pour notre Grande Mère.

### AUTODAFÉ

Livre de Volusius, torche-cul magistral!  
Écoute ma maîtresse et le vœu qu'elle fit:  
Devant Vénus et Cupidon elle a promis  
Que si je m'abstenais de lui lancer mes iambes,  
Elle offrirait au dieu boiteux, afin qu'ils flambent  
Avec le bois maudit, un choix dans les écrits  
D'un poète crasseux.  
Or il est advenu que la sacrée chipie  
A trouvé ce qu'il faut à vouer à nos dieux.

## LIBELLUS

Maintenant, ô Vénus, née des flots éblouis,  
Toi qui as ta maison dans la sainte Idalie,  
Dans la plaine d'Uries, dans Ancône et dans Cnide,  
Dans Amathonte, dans Diarcchium, entrepôt  
De l'Adriatique, ô Vénus, vois ce que vaut  
Un vœu non dénué ni de grâce authentique,  
Ni d'esprit, saisis-le.  
Et vous, vers mal léchés, terriblement bancals,  
Ouste, allez au feu,  
Livre de Volusius, torche-cul magistral!

## REPOS À LA CAMPAGNE

Ô domaine, qu'il soit Sabin ou Tiburtin,  
(Car tu es Tiburtin au dire de certains  
Qui ne désirent pas blesser notre écrivain,  
Mais Sabin au contraire à ceux dont le dessein  
Est de le provoquer).  
Mais qu'importe cela, Tiburtin ou Sabin,  
J'ai fait un beau séjour dans ce lieu suburbain,  
Chassant de ma poitrine une mauvaise toux,  
Bien méritée, ma foi: j'ai été assez fou  
Pour me laisser tenter par un si grand festin.  
De plus, ayant été l'invité de Sestius,  
J'étais bien obligé de lire son discours  
Pour réfuter Antius et sa candidature,  
Harangue venimeuse et encombrée d'ordures.  
Ensuite, j'ai pris froid, rhume et toux répétée.  
Je fus brisé jusqu'au jour où je suis allé  
Me réfugier chez toi: là, je me suis traité  
Par l'ortie mais aussi par un repos complet.  
Aujourd'hui rétabli, je rends grâce à mon hôte  
De n'avoir pas puni Catulle de sa faute.  
Je consens même au cas où ces maudits écrits  
Me reviendraient encore à ce que leur froideur

*LIBELLUS*

Apporte rhume et toux, non pas à leur lecteur  
Mais à Sestius qui veut que je sois son convive  
Dans le seul but de me faire lire un mauvais livre.

A CICÉRON

O toi le plus doué des fils de Romulus,  
Ceux d'hier, du présent et du temps à venir,  
Marcus Tullius, consens aux bons vœux de Catulle,  
Celui qui parmi les poètes est le pire,  
Celui qui parmi eux, semble le moins superbe  
Que tu es le meilleur dans le pouvoir du verbe.

UN AMI CHER

Hier, ô Licinius, nous étions à la fête  
Et nous sommes beaucoup distraits sur nos tablettes :  
C'est un jeu qui sied fort à des gens délicats.  
Chacun de nous faisait quelques petits vers fins  
Sur des rythmes divers et répliquait à l'autre  
Dans le rire et le vin.  
Je suis sorti charmé par ton verbe aiguisé,  
A tel point que nul mets ne put me satisfaire  
Et que je ne parvins guère à me reposer,  
En proie à un délire impossible à défaire.  
Je tournais dans mon lit, pressé que la lumière  
Du jour pût resplendir pour revoir ta présence,  
Pour te parler encor. Presque sans connaissance,  
En fait à demi-mort, je me suis écroulé  
Dans mon lit où j'ai fait pour toi, mon cher ami,  
La lettre que voici.  
Oui, ce sont quelques vers disant mon grand souci.  
Maintenant, s'il te plaît, ne sois plus téméraire !  
Ne va pas toi, mon œil, cracher sur ces prières

## LIBELLUS

Car Némésis pourrait fort bien te châtier:  
Elle est cruelle : il ne faut pas l'humilier.

## LE MAUVAIS PARLEUR

«Havantages», disait Arrius quand il voulait  
Prononcer «avantages»;  
«Hembûches» disait il à la place d'«embûches».  
Et il croyait avoir sublimement parlé  
Lorsqu'il disait «Hembûches» avec violence !  
Sa mère tout comme l'oncle, affranchi déclaré,  
Ses aïeux maternels, tous avaient, je le pense,  
Un langage pareil.  
Ouf, quand il fut parti en Syrie, nos oreilles  
Ont pu se reposer. Les mots avaient repris  
Leur forme douce et pure :  
On ne redoutait plus rien dans les temps futurs.  
Mais tout un coup, s'est propagé un affreux bruit :  
Sur la mer d'Ionie, notre Arrius est passé ;  
Depuis c'est «Hionie» que l'on doit prononcer !

## SUR LA SMYRNE DU POÈTE CINNA

Cela fait neuf moissons mais aussi neuf hivers  
Que notre cher Cinna de son poème Smyrne  
A fait les premiers vers : voici qu'on le publie !  
Or, dans le même temps, Hortensius a produit  
En une seule année cinq cent milliers de vers...  
Smyrne se répandra jusqu'aux eaux du Satraque,  
Oui, Smyrne sera lu dans des temps séculaires.  
En revanche, les Annales de Volusius  
Iront bientôt pourrir sur les rives du Pô  
Et serviront à emballer les maquereaux.  
Que les écrits de mon ami, aussi menus qu'ils soient,

## LIBELLUS

Restent aimés de moi!  
Qu'importe si la foule apprécie Antimaque,  
Son enflure à la noix!

## LE VIEUX NAVIRE

Ô vous qui le voyez, promeneurs, ce navire  
Fut le plus vif de tous : il vient pour vous le dire :  
Jamais aucun vaisseau ne put le devancer  
Qu'il voguât à la voile ou bien aux avirons.  
Il vous met en défi de le nier, rivages  
Noirs de l'Adriatique, Cyclades, grande Rhodes,  
Propontide de Thrace, espace peu commode,  
Golfe du Pont encor dont les flots sont sauvages,  
Le lieu même où jadis il fut un bois velu  
Avant d'être navire, en dominant les plages.  
Le sommet du Cythore a souvent entendu  
Le sifflement de sa chevelure sonore.  
Ô Amatrix pontin, toi de même Cytore  
Aurolé de buis, vous avez bien connu  
Ce vieux récit et vous le connaissez encore.  
Dès que le monde fut, il se dressait là-haut.  
Puis, il vint sur la mer et c'est là, sur des flots  
A la rage sans nom qu'il a mené son maître,  
Que le vent le menât tantôt à gauche, tantôt  
A droite, à moins qu'un vent léger et bienveillant,  
Voulu par Jupiter, vînt frapper les deux flancs.  
Jamais il n'invoqua les dieux de nos rivages,  
Quand la nef arriva, d'une lointaine mer,  
Jusqu'aux abords du lac. C'était dans un autre âge.  
Aujourd'hui il vieillit dans sa retraite austère ;  
Car au jumeau Castor, au jumeau de Castor,  
Notre embarcation s'est donnée tout entière.

## LIBELLUS

### L'ARNAQUE

Compagnon de Pison, cohorte sans pécule  
Vous qui transportez un bagage minuscule,  
Véranus, mon ami, mon Fabullus chéri,  
Que vous arrive-t-il? Ah! vous avez subi  
Et le froid et la faim avec ce propre à rien  
Non, ce n'est pas un gain, c'est plutôt une perte  
Qu'indiquent vos tablettes.  
Moi-même j'ai subi en suivant ce prêteur.  
L'argent que j'ai donné, c'est la seule valeur  
Dont j'ai fait mention à l'endroit des recettes.  
Memmius, tu m'as bien eu, tu nous as bien baisés!  
Mais si j'ai bien compris,  
Pour vous comme pour moi, pareille est l'infamie!  
Chez vous aussi, je vois, il l'a bien enfoncée!  
A quoi bon rechercher de nobles amitiés!  
Et vous, honteux déchets des enfants de la Louve,  
Je veux que de malheurs tous les dieux vous recouvrent.

### L'ARRIVÉE DU PRINTEMPS

Déjà c'est le printemps qui, rejetant le froid,  
Ramène la tiédeur;  
Déjà dans le ciel, l'équinoxe et sa fureur  
Font silence face aux vents du Zéphyr si charmeur.  
Allons-nous-en, Catulle, et des champs de Phrygie  
Et des plaines fertiles  
De la chaude Nicée, convoyons vers l'Asie  
Et ses fameuses villes.  
Ton âme trépignante aime à s'aventurer,  
Libre; déjà tes pieds trouvent dans leur ardeur

LIBELLUS

Si joyeuse une force inconnue qui se crée.  
Adieu, ô réunions douces de l'amitié,  
Ensemble nous étions partis de nos foyers :  
Mais pour nous ramener,  
Aujourd'hui, nous prendrons des passages variés.

AUX MÂNES DE SON FRÈRE

J'ai traversé des mers, des pays pour venir  
Accomplir mes devoirs et donner à tes cendres  
Cette funèbre offrande,  
Et pour parler en vain à tes restes sans voix  
La destinée m'ayant privé de ta présence,  
Qui m'eut rempli de joie,  
Je me permets, fidèle aux rites de nos pères  
De mettre sur ta tombe  
Ces offrandes baignées par les larmes d'un frère ;  
Adieu ! Telle est pour toi ma parole dernière !

A MANLIUS

I

L'indicible douleur et l'immense chagrin  
Ont repoussé les doctes vierges de mon sein.  
Je ne puis voir jaillir leurs suaves semences  
Au milieu du tumulte où mon âme s'élance,  
Puisque mon pauvre frère a baigné ses pieds blêmes  
Dans les flots du Léthé à la sombre indolence,  
Ô Frère terrassé par les bords du Rhétée,  
Par le pays troyen qui le tient désormais,  
De mon regard ôté.  
J'aurais beau te parler, ta parole, jamais  
Je ne l'écouterai plus me dire tes hauts faits.

*LIBELLUS*

Je ne te verrai plus, ô mon frère adoré.  
Néanmoins, sache-le, toujours je t'aimerai.  
Toujours sur ton trépas, je tresserai des chants  
Comme ceux que diffuse au fond de la forêt  
La Daulienne plaintive, inconsolable après  
La triste mort d'Itys. Bien que tout me désole,  
Cependant, je t'envoie ce poème emprunté  
A Callimaque : je ne veux pas que tes paroles  
Soient hors de mon esprit et se mêlent au vent,  
Tel du sein d'une vierge une pomme s'échappe,  
Don furtif d'un amant, quand ayant oublié  
L'avoir dissimulé sous sa tunique, avant,  
La pauvre est découverte aux yeux de sa maman :  
Et voici notre fruit roulant de vive allure,  
Une rougeur couvrant sa piteuse figure.

II

Victime d'un destin terrible, tu m'envoies  
Ce billet larmoyant à peine rejeté  
Par l'écume en furie du naufrage, et me pries  
De te tendre la main pour te redonner vie  
Hors du seuil de la mort. Tu m'écris que Vénus  
Ne veut plus te laisser dormir paisiblement  
Sur ton lit solitaire et que dans ton esprit  
Rompu par le tourment plus aucune des Muses  
N'usent de leur pouvoir en chantant les beaux hymnes  
Des poètes anciens. Mais la joie m'illumine :  
Je me sens ton ami ; je suis touché encor  
Par ta demande de t'offrir et des chansons  
Et de l'amour. Il ne faut pas que tu ignores  
Mon grand chagrin pourtant, que je te laisse croire  
Que je puisse à ce point répudier les devoirs  
De l'hospitalité. Sache donc dans quels flots  
Furieux la fortune a plongé ma personne.  
N'attends plus de moi, ce malheureux, qu'il te donne  
Ce qu'on attend souvent de ceux qui sont heureux.

LIBELLUS

Lorsque je revêtis la tunique virile,  
Que ma jeunesse était dans son printemps subtil,  
J'avais beaucoup joué, n'étais point inconnu  
De la divinité qui mêle à notre amour  
Une tendre amertume. Or, tout cela n'est plus  
Par le deuil où m'a plongé le départ d'un frère.  
Quel malheur, ô mon frère, ô toi qui m'es ravi!  
Toute joie s'est brisée par ta mort, ô mon frère!  
Avec toi a péri notre famille entière!  
Avec toi a péri cette douce chaleur  
Qu'entretenait en nous une telle tendresse.  
Toi mort, j'ai refusé et ardeurs et plaisirs.  
Tu m'écris : « Ô Catulle, honte à toi de rester  
A Vérone : un Romain de belle qualité  
Se doit de réchauffer ses membres tout roidis  
Dans son lit déserté. » Non, ne me blâme pas,  
Manlius, plains-moi plutôt ! Donc, tu m'excuseras  
De ne point t'accorder ce présent car je suis  
Vraiment trop malheureux ! Non, cela, je ne puis !  
En ma possession, je n'ai que peu de livres  
A te donner, car Rome est devenu ma ville :  
C'est là qu'est ma maison, c'est là que j'aime vivre.  
Et de tous les écrits que je possède, un seul  
Est dans ma main : c'est vrai ! Puisqu'il en est ainsi,  
Ne me crois pas méchant, ingrat, sans courtoisie,  
Pour n'avoir pas tenté de répondre à tes vœux.  
Ce serait volontiers si je pouvais le faire...  
Muses, je ne tairai pas que je suis l'obligé  
De Manlius ; je dirai l'aide qu'il m'a fournie ;  
Jamais malgré le temps qui va et qui s'enfuit  
Dans l'amnésie s'oubliera un si grand dévouement.  
Je vous le confierai ; et vous, à mille gens,  
Mille autres encor, répétez tout mon chant  
Même s'il est très vieux... Qu'après sa mort son nom  
Soit reconnu toujours, que l'araignée légère  
Ne tisse pas sa toile et ne recouvre point  
De son travail le nom oublié de Manlius.

*LIBELLUS*

Car vous savez combien la perfide déesse  
D'Amathonte fut la cause de mes tracas ;  
Vous savez de quel amour elle m'affligea :  
J'étais aussi brûlant que le mont Tinacrie  
Et que l'onde Maliaque aux Thermopyles proches  
De l'Oeta ; oui, mes yeux tristes étaient en pleurs.  
Et sur mes joues coulait une pluie de douleurs.  
Tel qu'un ruisseau limpide émergeant du rocher  
D'une montagne immense et poursuivant son cours  
Sur l'alpestre vallée, se met à traverser  
Un chemin pour offrir un peu de baume au coeur  
Au passant épuisé et couvert de sueur,  
Car c'est le temps où règne une dure chaleur  
Qui fend les champs flétris. Tel qu'un vent favorable  
Qui, pour les matelots dans la mer indomptable  
Apporte sa douceur quand Castor et Pollux  
Ont été implorés dans leurs prières. Tel  
fut pour moi Manlius qui vint à mon appel  
Et m'aida. Ce fut lui qui m'ouvrit à l'amour  
Et offrit un logis pour moi et ma maîtresse  
Afin de savourer notre amour mutuel.  
Là, souvent ma déesse y porta son pas noble,  
Effleurant le seuil de son pied luisant chaussé  
De souliers radieux, comme autrefois, brûlant  
D'amour pour son époux, Laodamie entra  
Dans la maison nouvelle de Protésilas,  
Si vainement dressé avant qu'un sacrifice  
Eut obtenu des dieux célestes la faveur.  
Ô vierge de Rhamnonte, éloigne de mon cœur  
Le désir de contrer la volonté des dieux.  
Car l'autel a besoin de boire un sang pieux :  
Laodamie le sut quand mourut son époux,  
Quand, à peine liée, elle fut obligée  
De dénouer ce lien plein d'ardeur avec lui  
Avant que ne passât l'hiver, qui succédant  
Lui-même à l'autre hiver eut pendant bien des nuits  
Assouvi leur étreinte, assez pour vivre encor

*LIBELLUS*

Après que son amour se fut arraché d'elle.  
Les Parques savaient bien que sa mort était proche  
S'il s'en allait lutter sous les remparts de Troie ;  
A cette époque, Hélène était ravie et Troie  
Faisait se réveiller le courroux des Argiens ;  
Troie, ô tombeau impie de l'Asie, de l'Europe,  
Ce terrible brasier des plus nobles humains,  
Troie qui fit le malheur de mon frère adoré !  
Ah ! quel malheur pour toi, ô mon frère emporté  
De ce monde ; avec toi, notre famille entière  
A péri. Avec toi a péri la chaleur  
Qu'entretenait en nous une telle tendresse.  
Maintenant, tu n'es point dans un lieu familier,  
Près de cendres connues : non, tu es prisonnier  
De la maudite Troie, au bout du monde, seul...  
Accourant à la fois tout là-bas, la jeunesse  
De Grèce abandonna pénates et foyer  
Pour empêcher Pâris dans son lit somptueux  
De jouir de celle qu'il avait enlevée.  
Belle Laodamie, par ce sort malheureux,  
Tu perdis l'homme que tu chérissais autant  
Que ta vie, que ton âme ; tel était le gouffre  
Où tu fus entraînée par ton amour ardent ;  
Semblable au gouffre de Phénée et du Cyllène,  
Qui tarit les marais et la terre féconde,  
Qui fut jadis creusé dans le mont tailladé  
Par le fils supposé d'Amphitryon, au temps  
Où il jeta ses traits habiles sur les monstres  
Du Stymphale, ordonné par un maître exécration :  
Ainsi un dieu nouveau put alors se montrer  
Au domaine céleste, épargnant à Hébé  
D'être plus longtemps vierge. Or plus profond encore  
Que ce gouffre était ton amour qui t'a domptée,  
Tu fus en son pouvoir. Oui, un père accablé  
Par l'âge n'éprouve pas autant de tendresse  
Lorsque sa seule enfant lui donne un petit-fils,  
Lui permettant de transmettre ses richesses,

*LIBELLUS*

Un fils, donc, dont le nom inscrit sur les tablettes  
Du testament brise le bonheur misérable  
Du parent déjoué qui s'envole semblable  
Au sinistre vautour loin de sa blanche tête.  
La colombe au plumage enneigé n'a jamais  
Connu un plaisir tel, alors que mordillant  
Le bec de son ami, lui aussi tout candide,  
Elle lui donne des baisers avidement  
Comme une femme dont l'amour est violent.  
Mais oui, Laodamie, dès que tu fus unie  
A ton blond héros, tu as dépassé ces feux ;  
Aussi tendre, à mon avis, était ce brandon  
Frénétique lorsqu'elle arriva dans mes bras :  
Autour d'elle volait çà et là Cupidon,  
Brillant dans sa tunique aux teintes de safran.  
Et bien que je la sache étreignant d'autres hommes  
Que Catulle, tant pis, je la vénère tant  
Que je supporterai ses infidélités  
Pour ne pas être à ses yeux un sot déplaisant.  
Et Junon, n'est-ce pas, maîtresse incontestée  
Du Ciel, en apprenant les infidélités  
De son mari volage a souvent étouffé  
Une colère brûlante et fort légitime.  
Mais ne comparons pas hommes et âmes divines...  
Évitons de charger ce vieillard tout tremblant.  
Elle n'est point venue par lui accompagnée  
Dans l'ancre parfumée de parfums d'Assyrie ;  
Elle s'est échappée dans la nuit inouïe  
Des bras de son époux gênant, furtivement.  
Que puis-je avoir de plus pourvu qu'elle m'accorde  
Ses instants à marquer de cette pierre blanche.  
Accepte ce poème, Ô Manlius, j'y ai mis  
Tous mes soins diligents afin de témoigner  
De ma reconnaissance en faveur des bienfaits  
Que tu me fis. Ton nom ne doit, ô grand jamais  
Subir la rouille infâme, aujourd'hui et demain,  
Ni un jour, ni un autre. Et que les dieux ajoutent

*LIBELLUS*

Ce que Thémis jadis offrait en récompense  
Aux mortels les meilleurs. Sois baigné de bonheur,  
Toi, et ta vie et ta maîtresse et la demeure  
Où nous avons tous deux vécu pour le plaisir,  
Ô toi, qui le premier, sus me faire aborder  
Ce rivage, toi la source de mon bonheur,  
Et avant toute chose, auteur de la douceur  
Dont l'éclatante vie illumine la mienne.

A LA PORTE D'UNE PROSTITUÉE

Catulle

Toi, favorable au tendre époux, toi favorable  
Au vieux père, salut! Que les dieux soient aimables  
Pour toi, porte qui a si bien servi Balbus,  
Quand celui-ci vivait à cet endroit jadis  
Mais qui, sous la contrainte est au service  
D'un couple nouveau qui remplace le vieillard  
Parti dans l'au-delà. Sois donc un peu bavard:  
Pourquoi as-tu changé, infidèle à ton maître?

La porte

Non! n'en déplaise à Cécilius que me détient,  
Je suis innocent de tout ce que l'on m'impute.  
Nul ne peut affirmer que mes torts sont notables.  
A entendre ces gens je suis la vraie coupable!  
Dès qu'un méfait a lieu on hurle à mon endroit:  
«C'est de ta faute à toi!»

Catulle

Dire: «Ce n'est pas moi!» est chose insuffisante,  
Je veux des preuves, moi, des preuves évidentes.

*LIBELLUS*

La porte

Comment le faire aussi? Nul ne me le demande  
D'ailleurs, nul ne se soucie de la vérité.

Catulle

Moi, je suis prêt, vois-tu! Parle sans hésiter!

La porte

Apprends d'abord ceci : celle qu'on me remit  
N'était pas vierge du tout quoi qu'on en ait dit.  
Et le premier à l'effleurer n'était pas son mari :  
Son membre mollasson  
Ne s'est jamais levé plus haut que son nombril!  
Non, à la vérité, c'est son père, dit-on,  
Qui viola la fille et profana les lieux!  
Soit son cœur sacrilège était brûlant d'amour,  
Soit l'autre était d'une impuissance sans recours!  
Afin de dénouer cette vierge ceinture.  
Il fallût se mettre en quête d'un remplaçant  
Qui fut doté d'un phallus un peu plus consistant

Catulle

Quelle insigne bonté de pisser sa mixture  
Dans le récipient de l'élue de son fils!

La porte

Ce n'est pas tout, Brescia me dit en savoir plus!  
En effet, elle peut tout voir du mont Cycnus  
Là où, paisible, baigne le jaune Mella,  
Brescia, mère adorée de ma tendre Vérone.  
Elle me parle ainsi d'un certain Postumius  
Et d'un Cornelius qui lui donnent du plaisir

## LIBELLUS

En son vil adultère. Oui, on viendra me dire :  
«Porte, de qui tiens-tu ces révélations  
Toi qui ne quittes pas le seuil de ton maître,  
Qui n'écoute personne, et dont la tâche unique  
Et d'ouvrir et fermer simplement la maison.»  
Oui, mais voilà : souvent j'écoute la maîtresse  
Parler secrètement avec ses domestiques  
Et révéler ainsi les journées d'une pute.  
Elle a nommé les deux que je viens de nommer,  
En croyant que l'objet était sourd et muet.  
J'ai un autre quidam sur ma liste, mais chut !  
Je ne peux le nommer ! Et je le vois déjà  
Froncer ses sourcils roux. Il est fort élancé  
Jadis, il a subi un scandaleux procès  
Pour faux accouchement et enfant supposé.

## LA DÉFENSE

Aurelius et Furius, misérables pédés,  
Vous allez la sucer et je vous la mettrai !  
C'est vous qui me prenez pour un pauvre obsédé  
Pour avoir composé de malheureuses lignes.  
Un poète pieux se doit de rester digne  
Dans sa vie mais non pas lorsqu'il écrit des vers :  
Ce n'est pas nécessaire.  
Car, voyez-vous, ils n'ont de réelle saveur  
Que s'ils sont gratinés, d'une belle verdure,  
Si le prurit surgit, non chez le garçonnet,  
Mais chez le vieux pervers incapable d'arquer.  
Or, vous, une fois lu ces vers pleins de baisers,  
Vous m'accusez, de fait, d'être un efféminé ?  
Vous allez la sucer et je vous la mettrai !

LIBELLUS

AU PONT DE VÉRONE

Vérone, tu voudrais t'amuser sur ce pont  
D'une belle longueur; oui, tu es sur le point  
D'y danser: mais tu crains qu'il n'aille s'effondrer  
Car ses jambes, hélas, sont bien mal assurées:  
Tu risques de tomber le nez dans le marais!  
Que par ta volonté, d'une allure rapide,  
On dresse à ton endroit un bâti plus solide  
Afin que les Saliens fassent leurs bonds sacrés!  
Mais avant, ô Vérone, un plaisir, si possible:  
Offre-moi un spectacle immensément risible.  
Voilà donc: je voudrais que l'un de mes voisins,  
S'écroule vertement à partir de ton lieu  
Et que son corps entier baigne dans la gadoue,  
Au point le plus sinistre, au point le plus visqueux.  
Là où gouffre obscur est profond et livide!  
Car cet homme est stupide!  
Il n'a pas plus d'esprit qu'un enfant de deux ans  
Qui se laisse bercer par les bras paternels.  
Il a pris pour épouse une belle donzelle  
Plus tendre qu'un chevreau et dont il est notoire  
Qu'il doit la surveiller plus que des raisins noirs.  
Il l'ignore si bien que la belle musarde;  
Et il se soucie d'elle autant qu'un poil de barbe!  
Couché à ses côtés, il reste sans bouger;  
Il ressemble à un arbre au milieu d'un fossé  
Qu'un Ligure a tranché;  
Des grâces de sa femme, il est aussi avide  
Que, si auprès de lui, il embrassait du vide!  
Car ce crétin ne voit rien du tout, il n'entend rien!  
Il ne sait même pas s'il est fille ou garçon  
Et s'il existe ou non!

*LIBELLUS*

Voilà l'individu qu'il faudrait que tu jettes  
Par-dessus bord, cela, afin que l'on secoue,  
S'il est possible encor, la torpeur aussi bête,  
En laissant l'anémie s'engluer dans la boue,  
Comme l'âne qui perd,  
Dans le borbier poisseux, sa chaussure de fer.

À UN DEMANDEUR D'ARGENT

Furius, toi qui n'as ni esclave, ni cassette,  
Ni araignées, ni feu, ni même des punaises,  
Mais un père et sa femme à la dent si parfaite  
Qu'ils cassent des cailloux sans le moindre malaise.  
Ton sort est merveilleux avec ce paternel  
Et sa femme de bois.  
Je ne suis pas surpris ! Votre santé est belle  
A vous voir tous les trois !  
Vous avez bonne pente et n'avez peur de rien,  
Ni des incendies, ni des maisons qui s'écroulent :  
Vous ne redoutez pas la main des assassins,  
Le vicieux poison : non, les dangers sont loin !  
Oui, bien sûr, le soleil, le froid comme la faim  
Vous ont rendus plus secs que la corne et que tout !  
Mais est-ce une raison pour ne pas voir enfin  
Que tu es bien heureux et point infortuné :  
Sueur, salive, morve et pustules au nez,  
Tu ne connaîtras pas toutes ces vilénies !  
A l'hygiène exemplaire, ajoutons, je te prie,  
Un autre grand mérite : un cul bien raffiné,  
Plus net qu'une salière,  
Car tu ne chies, dit-on, que dix fois par année !  
Et en outre, ta merde est plus dure que pierre !  
Sans te souiller les doigts, tu peux la malaxer.  
Cesse de mépriser  
Ces faveurs, ô Furius, et de les rendre moindres.

LIBELLUS

Ne me demande plus de l'argent, c'est assez!  
Car tu n'es pas à plaindre!

AU VOLEUR DES VESTIAIRES

Enculé de Thallus, tu es plus mou, je crois,  
Que des poils de lapin, que les plumes d'une oie,  
Qu'une oreille, que la queue pendante d'un vieux,  
Ou que la plus vile des toiles d'araignée.  
Tu es plus ravageur que des vents furieux  
Quand au couchant, la lune ose te désigner  
Ces gens dans le vestiaire écrasés de sommeil;  
Renvoie-moi le manteau que tu m'as pris hier!  
Mais aussi le mouchoir et la fine tunique  
Que tu as le toupet de porter en public,  
Comme si c'était le fruit de quelque testament.  
Laisse-les s'échapper de tes doigts répugnants  
Et rends-les moi, sinon,  
Sur tes flancs tout velus, plus doux qu'une toison,  
Mon fouet te brûlera pour dire l'infamie;  
Et je ferai pareil sur tes mains alanguies.  
Puis, comme un frêle esquif surpris par la tempête.  
Tu bondiras comme jamais tu ne fis.

LA MAISON DE CAMPAGNE

Ta modeste maison de campagne, Furius,  
Ne subit pourtant pas les souffles de l'Auster  
Ou bien le Favonius,  
Encor moins l'Aphéliote ou Borée le pervers:  
Elle est hypothéquée pour dix mille sesterces.  
Ah, quel vent! Quelle averse!

## LIBELLUS

### CONTRE LES VOLEURS DES BAINS

O Vibennus, fameux voleur des bains publics,  
Toi, l'enculé de fils – car si la main du père  
Est bien pourrie, le cul du fils est fort gourmand –  
Mais qu'attendez-vous donc? Allez sur une terre  
Aux rivages maudits puisqu'il est si flagrant  
Que le père est brigand, que le fils ne peut plus  
Se faire payer si cher pour ses fesses poilues.

### AU RIVAL AMOUREUX

Quelle idée saugrenue, mon petit Ravidus,  
Te pousse à te jeter dans ces vers si fielleux.  
Pour ainsi quereller, quel est le nom du dieu  
Que tu as invoqué? Serais-tu désireux  
D'avoir un nom connu? Mais quel est ton dessein?  
Tu veux être célèbre et n'importe le coût.  
Soit, tu le deviendras puisque je t'ai surpris  
A goûter mes amours malgré ce qui s'ensuit.

### LAIDE ET FOLLE!

Ameana, mais oui, cette pauvre traînée,  
Veut me priver en tout de dix mille sesterces  
Cette fille dotée d'un aussi vilain nez,  
La compagne du banqueroutier de Formies!  
Vous les parents chargés d'être ses protecteurs,  
Convoquez ses amis, mais aussi les docteurs,  
Cette femme n'a pas une santé divine:  
Ne me demandez pas quel serait son malheur:  
En fait, elle hallucine!

## LIBELLUS

### LA VOLEUSE DE TABLETTES

A moi, mes vers, venez, venez tant que vous êtes!  
Une putain se rit de moi en refusant  
De rendre vos tablettes  
Et vous lui donneriez votre consentement?  
Non, non, poursuivons-la, réclamons notre dû.  
«Mais qui est elle donc?» me demanderez-vous?  
C'est celle que vous voyez marcher effrontément,  
Dont la bouche tordue,  
Et laide quand elle rit, évoque un chien gaulois!  
Assaillez-la, réclamez ce qu'elle me doit:  
«Misérable putain, tu les rends, nos tablettes!  
Alors, putain, mais tu nous les rends nos tablettes?»  
Tu n'es pas plus émue que pour une piécette!  
O boue, ô lupanar, pire encor si l'on peut!  
Mais c'est hélas trop peu!  
Si c'est insuffisant, tachons, faute de mieux,  
De rendre cramoisi son visage de fer,  
A cette chienne: allons, criez, criez mes vers  
A l'unisson et très fort!  
«Misérable putain, tu les rends, nos tablettes!  
Alors, putain, mais tu nous les rends nos tablettes?»  
A quoi bon s'épuiser! Elle n'a rien à dire!  
Il faut changer de ton, de manière, peut-être,  
Si l'on veut réussir:  
«Ô femme chaste et pure, il nous faut nos tablettes!»

### UNE FÂCHEUSE COMPARAISON

Jeune femme, salut! Ton nez, disons... n'est point  
Des plus petits, ton pied n'est pas vraiment très beau,

## LIBELLUS

Tu n'as pas les yeux noirs, tes doigts ne sont pas fins,  
Ta bouche n'est pas saine et ton verbe est grossier.  
Ô toi, la compagne de ce banqueroutier  
De Formies, c'est donc toi que l'on prétend jolie?  
C'est toi que l'on compare à ma douce Lesbie?  
Décidément, ce siècle est rustre et sans esprit!

## LA PILLEUSE DES BÛCHERS

Rufa de Bologne suce son Rufinet,  
Rufa, épouse de Menenius, la femme  
Qu'on voit déambuler au gré des sépultures,  
Volant dans le bûcher des morts sa nourriture,  
Grappillant même un pain qui tombe du brasier,  
Et ce, malgré les coups qu'elle doit essuyer  
De ce gardien funèbre au crâne mi-rasé.

## MAUVAISES ODEURS

Point surprenant qu'aucune femme ne se hâte  
A étendre sous toi sa cuisse délicate,  
Même si, Rufus, tu la tentais par le don  
De quelques beaux chiffons  
Ou d'une riche pierre aux limpides couleurs.  
Mais voilà, sur ton cas, il court une rumeur:  
On dit que sous tes bras un bouc nous fait peur.  
Tout le monde le craint: chose peu étonnante!  
C'est un sale animal qu'une femme charmante  
Ne voudrait sous sa couche. Ainsi donc, je t'enjoins  
Soit de bannir de toi ce fléau si malsain  
Pour nos pauvres naseaux, soit alors de cesser  
D'être toujours surpris de te voir repoussé.

## LIBELLUS

### LE DOUBLE CHÂTIMENT

S'il est un homme qui mérite assurément  
Que le bouc habitant la zone des aisselles  
Soit gênant – et il a la goutte en même temps –  
C'est bien sûr ton rival : car lui, en baisant celle  
Que vous vous partagez, réunit par miracle,  
Et cela grâce à toi, chacun des deux obstacles.  
Et quand il se la fait, tous deux sont châtiés :  
Lui, la goutte le tue ; elle, elle est infectée.

### LA MEILLEURE SOLUTION

Gellius avait perçu la rumeur par laquelle  
Son oncle, sans arrêt, ne pouvait s'empêcher  
De critiquer l'amour et tous ceux qui couchaient.  
Alors, lui, pour n'avoir rien à se reprocher,  
Il s'est mis à baiser sa femme avec ardeur !  
De fait, il a changé son oncle en Harpocrate !  
Pour lui, c'est un succès !  
Si bien qu'aujourd'hui, quoiqu'il se donne à sucer  
Au tonton, celui-ci n'ira pas le crier.

### SUR GALLUS

Deux frères pour Gallus : le premier s'est uni  
A une jolie femme et l'autre à un garçon  
Lui aussi très joli.  
Ce Gallus, qu'il est brave ! A sa faveur se trame  
Entre la jolie femme et le joli garçon  
Une tendre liaison :

## LIBELLUS

Si bien qu'elle et lui couchent dans le même lit!  
Ce Gallus, qu'il est con!  
Car n'aurait-il pas vu que lui-même est marié?  
Donc, lui en tant qu'oncle il se permet d'enseigner  
Comment tromper un oncle...

...Mais je suis affligé surtout par la souillure  
Que tu fis aux lèvres pures de cette femme  
Pure, la dégradant de ta salive infâme.  
Tu n'échapperas pas au pire châtement:  
Tous les siècles sauront te connaître à jamais:  
Bien qu'elle soit vieillie, elle ira constamment  
Dire ce que tu es: car c'est la Renommée.

## LA BOUCHE ET LE CUL

N'en déplaise à nos dieux, impossible vraiment,  
De différencier la bouche ou le derrière  
D'Aemilius. Le premier est plutôt répugnant;  
L'autre ne l'est pas plus!  
Et pourtant, à tout prendre on préfère son cul!  
Car lui n'a pas de dents. En revanche sa bouche,  
A des dents de six pieds et quant à la pointure  
De ces gencives, c'est un coffre de voiture!  
Quand il ouvre sa gueule, on dirait le bidule  
D'une mule pissant pendant la canicule.  
Dire que ce quidam  
Qui fait le joli cœur baise beaucoup de femmes.  
Et pour cela il ne serait pas condamné  
A la meule ou bien à l'âne du boulanger?  
Que penser de celles qui osent le toucher?  
Assurément je crois qu'elles peuvent lécher  
En profondeur le cul des bourreaux fatigués.

## LIBELLUS

### LA LANGUE DE VECTIUS

Tu mérites plus que personne ce dicton,  
Que souvent l'on destine aux bavards et aux cons,  
Sale Vectius : avec la langue que tu tiens,  
Tu pourrais, c'est certain, lécher des culs ou bien  
D'affreux sabots. Si c'est notre mort que tu veux,  
Vectius, ouvre ta gueule et tu seras heureux.

### A L'ENTREMETTEUR

Eh ! Rends-moi, s'il te plaît, mes dix mille sesterces,  
Silon, et tu pourras être dur et terrible !  
Mais si pour toi les sous ont un charme indicible,  
Ne sois plus à la fois un monstre de terreur  
Et un entremetteur.

### LE GARÇON ET LE CRIEUR PUBLIC

En voyant ce garçon à la gueule charmante  
Auprès de ce crieur public, moi, je conçois  
Qu'il a très grande envie d'être mis à la vente.

### UNE HAINE MORTELLE

Si le peuple devait te condamner à mort,  
Ô Cominius, pour ta vieillesse si chenuë,  
Pleine de pourritures,  
Il déciderait donc, cela est plus que sûr,  
De te couper la langue hostile aux braves gens  
Et la donnerait au vautour comme pâture ;

### LIBELLUS

Il trancherait tes yeux et c'est à un corbeau  
Qu'on les destinerait. Quant à tes intestins,  
On en ferait cadeau à la meute des chiens ;  
Pour le reste, les loups en feraient leur festin.

### AUFILENA LA DÉLOYALE

Aufilena, les vraies amies, on les respecte fort !  
Elles reçoivent le prix de ce qu'elles vous font !  
Toi, tu as promis, mais point respecté l'accord !  
Tu n'es pas une amie, toi qui prends si souvent  
Mais ne me donnes rien : quelle ignoble action !  
Une fille douée d'un peu de loyauté  
Devait s'exécuter.  
Une fille chaste ne promet rien avant !  
Mais ramasser les sous et frustrer tes clients,  
C'est faire pire encor que la pire putain  
Qui prostitue son corps voluptueusement.

### AUFILENA L'INCESTUEUSE

Ce qui est idéal pour la femme épousée,  
C'est de se contenter juste de son mari.  
Mais il vaut mieux aller avec n'importe qui  
Que de s'offrir à son oncle, et à seule fin  
D'engendrer des enfants qui seront ses cousins.

### DÉMULTIPLICATION

Tu te démultiplies, Nason ; or les gens, quant à eux,  
Ne sont pas très nombreux pour te suivre au Forum.  
Tu as beaucoup reçu. Ah ! quel enculé d'homme !

LIBELLUS

ATTIS

Lorsque dans un vaisseau rapide sur les mers  
Attis fut entré dans la Phrygie forestière,  
Impatient, il vint dans l'espace ombragé  
Où réside Cybèle. Il saisit un silex :  
Furieux, égaré, il se trancha le sexe.  
Et désormais privée des mâles attributs,  
Rougissant la terre de son sang, elle prit  
De ses doigts tout de neige un tambourin, Cybèle,  
L'instrument favori qui rythme tes Mystères.  
Frappant sur le cuir creux de toutes ses mains frêles,  
Frénétique, elle chante à ses sœurs : « Qu'on se presse,  
Ô Galles, gravissez les forêts de Cybèle ;  
Hâtez-vous, ô troupeaux errants de la maîtresse  
Du Dindyme, vous qui, pareils aux exilés  
M'avez suivie, bravant de l'écume salée  
L'indicible fureur, vous qui, pris d'une haine  
Sans nom pour Vénus vous êtes émasculés.  
Soyez heureux, courez près de la souveraine.  
Vite, n'hésitez pas, venez donc, suivez-moi  
En Phrygie, dans ces bois où retentit la voix  
Des cymbales, le vacarme des tambourins,  
Où la flûte, roseau recourbé fait entendre  
Les hymnes pénétrants et graves du Phrygien,  
Où les Ménades tordant leurs bandeaux de lierre  
Ont mêlé leurs clameurs à ces divins mystères.  
C'est là qu'on voit vibrer le cortège en errance  
De la déesse où nous allons d'un pas de danse. »  
A peine Attis, femme trouble, a-t-elle parlé  
A ses compagnes, que la Thiase, soudain,  
Crie frénétiquement des chants ; le tambourin  
Répond en mugissant et les creuses cymbales

*LIBELLUS*

Le font par un fracas ; le chœur impatient  
S'élance en des bonds vifs vers l'Ida verdoyant.  
Haletante, en furie, comme égarée, Attis  
Tenant son tambourin les mène dans le bois,  
Courant toute semblable à la pauvre génisse  
Qui désire quitter une chaîne oppressante.  
Pressés, les Galles suivent leur rude maîtresse :  
Mais à peine touché le lieu de la déesse,  
Elles sont épuisées et succombent bientôt  
Au sommeil, oubliant la force de Cérés.  
Étreint par la torpeur, un lourd sommeil vient clore  
Leurs paupières, le cœur vaincu par le repos.  
Mais dès que le soleil et son visage d'or  
Eut de ses rayons purs couru le pâle éther,  
Les terres et les mers, dès que ses vifs coursiers  
Eurent évacué la nuit sombre et austère,  
Le Sommeil hors d'Attis en train de s'éveiller  
Retourne dans le sein divin de Pasithée.  
La douceur du repos a calmé les ardeurs  
Ravageuses d'Attis. Elle se remémore  
L'immense sacrifice et voit cette demeure.  
L'âme tumultueuse, et les yeux pleins de pleurs,  
Elle rejoint la grève et regarde la mer :  
Alors, à sa patrie Attis sombre et amer  
Dit ces mots : « Ma patrie, ô toi qui m'enfantas  
Toi que j'ai délaissée pour mon plus grand tracas  
Comme les esclaves qui se dérobent au maître,  
Ô toi que j'ai quittée pour les bois de l'Ida,  
Pour cet exil de neige, en cet antre glacial,  
Ce lieu où toujours rôde un féroce animal,  
Pour courir en furie à travers ces retraites,  
Ô ma chère patrie, où donc te retrouver ?  
En ces instants furtifs où l'esprit est alerte,  
Point soumis à la rage, il faudrait que mes yeux  
Te contemplent encor. Resterais-je toujours  
En ces bois, loin de la terre de mes aïeux,  
Loin de mes biens, de mes amis, de mes parents ?

LIBELLUS

Loin du forum, du stade et du gymnase? Hélas!  
Malheur à moi! Mon cœur, que de gémissements  
Devras-tu m'arracher! Ah! combien de figures  
N'ai-je point visitées! Aujourd'hui, je suis femme,  
Mais je fus homme hier! Je fus éphèbe, enfant,  
Le fleuron du gymnase et gloire des athlètes;  
La foule vint: mon seuil en connut la chaleur.  
Quand l'aurore venait m'arracher à mon lit,  
On mettait sur mes murs des couronnes de fleurs.  
Et je ne serai plus qu'une simple prêtresse  
A Cybèle vouée? Je deviendrais ainsi  
Une Ménade, une ombre errante de moi-même,  
Et sans fécondité? Je n'aurai pour logis,  
Que l'Ida verdoyante, des espaces de neige?  
Je me consumerai sur les cimes phrygiennes  
Habités par les biches et les sangliers?  
Mais qu'ai-je donc fait là? Malheur! Qu'ai-je donc fait?  
Désormais, me voici assailli de regrets.»  
Dès qu'il eut prononcé, de ses lèvres de rose,  
Ces mots furtifs portés vers l'oreille divine,  
Cybèle détacha de son char les lions,  
Toucha celui de gauche avec son aiguillon  
Et dit: «Va, lance-toi! Que la fureur l'excite!  
Ce jeune audacieux à mon règne résiste!  
Qu'il rentre dans les bois: rosse-le de ta queue,  
Subis tes propres coups! Fais que dans tous les lieux,  
On entende les bruits de tes rugissements.  
Secoue ton cou musclé et ta rousse crinière.»  
Ainsi parle Cybèle effrayante, et sa main  
Dénoue les liens. Le fauve est excité, en rage:  
Il court, il frémit, il brise les arbrisseaux  
Tout au long de sa course: il atteint le rivage  
Tout blanchi par l'écume et voit la frêle Attis,  
Auprès des flots de marbre. Il bondit et Attis  
Terrorisée s'enfuit vers les forêts sauvages;  
Et c'est là qu'à jamais dura son esclavage.  
Ô toi, grande déesse, Ô toi grande Cybèle,

*LIBELLUS*

Maîtresse de Dindyme, écarte tes fureurs  
Ailleurs porte ta rage, oui, porte-la ailleurs !

LA BOUCLE DE BÉRÉNICE

Celui qui dénombra les feux du firmament,  
Et comprit le lever, le coucher des étoiles,  
Qui trouva la raison de l'obscurcissement  
De l'éclat enflammé du rapide soleil,  
Qui découvrit pourquoi les astres disparaissent  
A des moments précis, comment le tendre amour,  
En reléguant la déesse des carrefours  
Sous les rocs du Latmos, l'exile de sa course  
Dans les airs, celui-là donc, Conon dans les feux  
Brillants du ciel m'a vue, moi la boucle enlevée  
Du front de Bérénice après que cette reine  
Élevant ses bras blancs, m'eut à tant de déesses  
Vouée, lorsque le roi, heureux dans son hymen  
Et qui portait encor les marques enfiévrées  
Des assauts de la nuit où sa virginité  
Périt, quand ce roi, son époux, était parti  
Ravager les grands champs du pays d'Assyrie.  
Vénus est-elle dure à nos jeunes mariées ?  
N'est-ce que tromperie ces larmes abondantes  
Qu'on voit dans la chambre nuptiale se répandre,  
Abusant en cela le bonheur parental ?  
Oui, aidé par les dieux, je vous dis que ces pleurs  
Étaient faux. Et ma reine me le fit comprendre  
Par tous les cris que son époux lui arracha  
Quand il dut affronter de terribles combats.  
Tu pleurais non point pour ta couche solitaire  
Mais de l'absence trop cruelle de ton frère.  
Quel dévorant chagrin te rongea jusqu'aux os !  
Ton cœur était inquiet, ta raison vacillait.  
Pourtant, je t'ai connue dès ta plus tendre enfance !

LIBELLUS

Avec une grande âme. Aurais-tu oublié  
Ce bel acte qu'un homme éclatant de vaillance  
N'eut pas même entrepris, acte qui te valut  
Et l'hymen et le trône? Hélas, quelle tristesse  
Dans l'adieu prononcé à l'époux qui partait.  
Par le ciel, que de fois ta main a pu frotter  
Ces pauvres yeux! Quel dieu puissant t'a transformée?  
Ou alors, les amants ne sauraient supporter  
Trop longtemps le départ de l'être tant aimé?  
Et c'est à ce moment que tu me consacras  
A tous les dieux, après avoir sacrifié  
Les taureaux, s'il rentrait enfin auprès de toi.  
Et lui, avec grand zèle avait conquis l'Asie,  
L'intégrant dans l'Égypte. Oui, c'est pour acquitter  
Le présent fait jadis que je me suis porté  
A l'assemblée stellaire. Et c'est bien malgré moi  
Que j'ai quitté ton front: oui, j'en fais le serment  
Par toi et par ta tête et que le châtement  
Soit pesant à quiconque oserait le parjure.  
Mais qui serait rival du fer? Car c'est le fer  
Qui renversa ce mont, le plus grand sur la terre  
Que le fils lumineux de Thia vint à franchir,  
Quand le Mède créa une nouvelle mer,  
Et qu'à travers l'Athos le cortège barbare  
Pénétra. Si des obstacles cèdent au fer,  
Que feront des cheveux contre lui, Jupiter?  
Que périsse la race infecte des Chalybes  
Et celui qui, dans les entrailles de la terre,  
Rechercha des filons pour travailler le fer.  
Je venais d'être prise et mes autres compagnes  
Pleuraient lorsque soudain fendant l'air de ses ailes,  
Le cheval de Memnon l'Éthiopien, le cheval  
Ailé d'Arsinoé la Locrienne vint  
Sous mon regard, me prit et vola dans l'Ether,  
Me déposant sur le chaste sein de Vénus.  
C'était la Zéphyrite elle-même qui fit  
Envoyer près de moi son serviteur, elle,

*LIBELLUS*

Cette déesse grecque habitant à Canope :  
Elle avait décidé que la couronne d'or  
De la tête d'Ariane aurait une compagne,  
Et ne serait pas seule à fixer les flambeaux  
Éparpillés aux cieux divins : j'y brillerais  
Aussi, restes sacrés d'un crâne vierge et blond.  
Encor baignée de pleurs, j'arrivais chez les dieux  
Et Vénus me plaça sans tarder au milieu  
Des constellations, moi l'étoile nouvelle !  
Je côtoie les flambeaux de la Vierge et du lion  
Féroce, avoisinant l'enfant de Lycaon,  
Callisto, et je guide au couchant le Bouvier  
Fainéant qui se livre à l'Océan profond  
Dans un pénible effort. Quoique, pendant la nuit,  
Le pas des dieux me foule et quoique la clarté  
Du jour m'offre à Thétys (disons la vérité :  
Permetts-le moi, ô toi, la Vierge de Rhamnonte,  
Même si contre moi, les astres irrités  
Se liguaient, j'avouerais le secret de mon cœur),  
Non, malgré la splendeur du sort dont je jouis,  
Je ne puis supporter d'être ainsi séparée  
Pour toujours du front de celle que je servis,  
Privée de ces parfums, ces parfums par milliers  
Dont je me suis tant dans sa jeunesse imprégnée.  
Et vous pour qui paraît la torche d'Hyménée,  
Ne livrez pas vos corps à vos maris fougueux  
Ne leur divulguez pas vos seins voluptueux,  
Attendez que l'onyx ait écoulé ce doux  
Breuvage, cet onyx de celles qui désirent  
Que dans le lit nuptial la chasteté prospère.  
Mais pour la femme qui s'abandonne à l'adultère,  
Que ses présents maudits soient bus par la poussière.  
Car à la femme indigne, il n'y point d'offrande  
Que je veuille accepter. Non, jeunes épousées,  
Puisse votre demeure être le sanctuaire  
De la belle concorde et de l'amour durable !  
Et toi, reine, lorsque, les yeux levés au ciel,

*LIBELLUS*

Tu combleras de dons Vénus aux jours de fête,  
Ne laisse pas manquer de parfums ta servante :  
Non, consacre-moi plutôt de superbes offrandes !  
Puissé-je revenir sur tes cheveux royaux  
Si l'astre meurt ! Qu'Orion brille auprès du Verseau.

## BIBLIOGRAPHIE

### EDITIONS ET TRADUCTIONS

- H. Bardon, *Catulli carmina*, Bruxelles, 1970 (Coll. Latomus, n° 112), 229 p. (texte latin et traduction française).
- E. Benoist et E. Thomas, *Les poésies de Catulle*, avec traduction en vers français par Eugène Rostand et un commentaire critique Paris, 1882 (tome I: introd. et texte) et 1890 (tome II: Commentaire).
- E. Cazzaniga, *Catulli Veronensis Liber*, Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum, Turin, 1941 ; 2<sup>e</sup> éd. 1945 par L. Castiglioni ; réimpr. 1956 (XV et 167 p.)
- L. Cœuret, *Poésies choisies de Catulle*, traduites en vers français, Paris, Hachette, 1872.
- R. Ellis, *A Commentary on Catullus*, Oxford et Londres, 1876 et 1889.
- Héguin de Guerle et A. Velatour, *Catulle, Tibulle et Propertius*, traduction de la collection Panckoucke, Paris, Garnier frères, 1860.
- P. Gilbert et M. Renard, *Poésies de Catulle*, avec une étude sur sa vie, Bruxelles, 1943.
- L. Herrmann, *Les deux livres de Catulle regroupés et traduits*, Bruxelles, 1957, XVII et 142 p. (Collection Latomus, vol. 29).
- S. Koster, *Catulle ou l'invective sexuelle*, La Musardine, 2002.
- W. Kroll, *C. Valerius Catullus*, Leipzig-Berlin, 1923 (XII et 294 p.) et 1929 (XII et 299 p.) ; rééd. Stuttgart, 1958.
- G. Lafaye, *Catulle, Poésies* (texte et traduction), Paris, 1922 ; XXXVIII et 127 p. (avec un index des noms propres).
- M. Lenchantin de Gubernatis, *Il libro di Catullo Veronese, testa e commenta*, Turin, 1928 ; nouvelle éd. 1947, réimpr. 1958 : LXIV et 286 p.

## LIBELLUS

G. Lee, *The Poem of Catullus*, Edited with Introduction, Translation and Brief Notes, Oxford, 1990.

A. Markowicz, *Poésies de Catulle*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1995.

C. Martin, *The Poems of Catullus*, Translated by C.M., Baltimore, MD, 1990.

G. B. Pighi, *Catullo Veronese*, Vérone, 1961, 3 grands vol, in-4° :

1. *Prolegomeni al Catullo Veronese* (Cronologia e prosopografia; Tradizione del testi; Lingua e metrica; Note esegetiche e critiche; L'età di Catullo): X et 144 p.

2. *Catulli Veronensis Liber*: VI et 108 p.

3. *Il Libro di Catullo Veronese*: VI et 104 p.

K. Quinn, *Catullus, The Poems*: éd. with Introd., Rev. Text and Comment., Toronto, 1970, Londres 1971 : XLI et 456 p. ; rééd. Londres, 1973.

A. Riese, *Die Gedichte des Catull*, herausgegeben und erklärt, Leipzig, 1884; XLIII et 288 p.

## ÉTUDES ET ARTICLES

H. Bardon, *Propositions sur Catulle*, Bruxelles, 1970 (Coll. Latomus, n° 118); 160 p.

J. Bayet, Catulle, la Grèce et Rome, in «Entretiens de la Fondation Hardt sur l'antiquité classique», 2, 1953.

W. H. Bernstein, *A Sense of Taste: Catullus*, 1985, CJ 80, pp. 127-30.

J. Boës, *Le mythe d'Achille vu par Catulle. Importance de l'amour pour une morale de la gloire*, REL 64, 1986, pp. 104-115.

J. P. Brisson, *Rome et l'âge d'or de Catulle à Ovide. Vie et mort d'un mythe*, Paris, 1992 (Textes à l'appui).

L. Catin, *Le roman de Catulle*, BAGB 1952 (Lettres d'Humanité, 11): pp. 22-54.

R. Chevallier, *A la recherche de la villa de Catulle*, AFL Nice 50, 1985, pp. 233-7.

## LIBELLUS

- V. Ciaffi, *Il mondo di Gaio Valerio Catullo e la sua poesia*, Bologna, 1987 (Coll. Forme della cultura).
- C. Deroux, *Catulle et Cicéron ou les raisons d'un silence*, LEC 53, 1985, pp. 221-246.
- C. Deroux, *Catulle et Virgile poètes du mythe*, Entretiens sur l'antiquité gréco-romaine, 1985, Univ. de Liège, Fac. de Philos., Fac. ouverte.
- J. Dion, *La composition des 'Carmina' de Catulle, Défense de son unité*, BAGB, 1993; pp. 136-157.
- J. Dion, *Du mythe à l'unité: l'œuvre d'infini chez Catulle*, REL, 74, 1997, pp. 126-144.
- D. Fasciano, *La notion de fides dans Catulle et les élégiaques latins*, RCCM 24, 1982, pp. 15-25.
- J. Granarolo, *L'œuvre de Catulle, aspects religieux, éthiques et stylistiques*, Paris, Les Belles Lettres, 1967.
- J. Granarolo, *Où en sont nos connaissances sur Catulle?* IL 8, 1956.
- J. Granarolo, *Catulle, ce vivant*, Paris, Les Belles Lettres, 1982.
- J. Granarolo, article *Catulle* dans l'*Encyclopaedia Universalis*, Paris, 1969; vol. 3, pp. 1078-1079.
- A. M. Guillemin, *Catulle et les jeunes gens*, *Humanités*, nov. 1949, pp. 60-64.
- R. Heine, *Catull*, Darmstadt, 1975 (Coll. Wege der Forschung, n° 308).
- E. Link, *Poetologisches bei Catull: Die Welt virtuoser Poesie und die Leidenschaft des Artisten – ein Programm*, Erlangen, 1982 (Erlanger Studien 39).
- J. F. Maisonobe, *A propos de Catulle*, 1985, Études sémantique sur emori, AFL Nice 50, 273-82.
- J. Y. Maleuvre, *Catulle ou l'Anti-César. Perspectives nouvelles sur le libellus*, Paris, 1998.
- J. D. Noonan, *Myth, Humor and the Sequence of Thought in Catullus 95*, CJ, 81, 1986, pp. 299-304.

LIBELLUS

K. Quinn, *Catullus, an interpretation*, Londres et New-York, 1972; XII et 305p.

K. Quinn, *The Catullan Revolution*, Melbourne 1959 et Cambridge 1969.

Cl. Rambaux, *Trois analyses de l'amour. Catulle: Poésies; Ovide: Amours; Apulée: le conte de Psyché*, Paris, Les Belles Lettres, 1985.

R. Verdière, *L'Attis de Catulle et son excès de haine contre Vénus*. Appendice de S. Byl: *Remarques sur l'autoémasculation d'Attis*, *Paideia* 44, 1989, pp. 161-186.

A. Videau, *Catulle élégiaque: La 'Boucle de Bérénice'*, *REL* 75, 1997, pp. 38-63.

T. P. Wiseman, *Catullan Questions*, Leicester, 1969

D. L. Wray, *Catullus: Sexual Personae and Invective Tradition*, Diss. Harvard University, 1996.

## LE LIBER VERONIESIS CATULLI

### CONCORDANCES

Dans cette rubrique, j'ai repris la numérotation des poèmes de Catulle telle qu'on la trouve dans le recueil d'origine, chaque numéro étant suivi du titre que je leur ai donné dans mon propre classement.

- I. Dédicace
- II. A l'oiseau de Lesbie
- III. La mort de l'oiseau
- IV. Le vieux navire
- V. Mille baisers...
- VI. L'ami débauché
- VII. Rassasiement
- VIII. La rupture
- IX. Le retour d'un ami cher
- X. A la putain de Varus
- XI. Message à Lesbie
- XII. Un mouchoir sacré
- XIII. L'invitation au banquet
- XIV. Envoi d'un mauvais livre
- XV. Le garçon à garder
- XVI. La défense
- XVII. Au pont de Vérone
- XXI. Affameur et vicieux
- XXII. La vanité
- XXIII. Au demandeur d'argent
- XXIV. Ni esclave, ni cassette!
- XXV. Au voleur des vestiaires
- XXVI. La maison de campagne
- XXVII. Beuverie
- XXVIII. L'arnaque

LIBELLUS

- XXIX. Les deux font la paire  
XXX. Trahison  
XXXI. Retour à Sirmio  
XXXII. Envie d'amour  
XXXIII. Contre les voleurs des bains  
XXXIV. A Diane  
XXXV. L'invitation à Vérone  
XXXVI. Autodafé  
XXXVII. Une taverne louche  
XXXVIII. Un ami peu compatissant  
XXXIX. Le rieur imbécile  
XL. Au rival amoureux  
XLI. Laide et folle!  
XLII. La voleuse de tablettes  
XLIII. Une fâcheuse comparaison  
XLIV. Repos à la campagne  
XLV. Les deux tourtereaux  
XLVI. L'arrivée du printemps  
XLVII. Les deux privilégiés  
XLVIII. Insatiable!  
XLIX. A Cicéron  
L. Un ami cher  
LI. A Lesbie  
LII. Sur Nonius et Vatinius  
LIII. Le bon mot  
LIV. Injures aux Césariens  
LV. Avis de recherche  
LVI. Une scabreuse aventure  
LVII. À Mamurra et César  
LVIII. La déchéance de Lesbie  
LIX. La pilleuse des bûchers  
LX. Plaintes  
LXI. Epithalame de Julie et de Manlius  
LXII. Hymne nuptial  
LXIII. Attis  
LXV. A Ortalus (*en fait, prélude du poème LXVIII:  
A Manlius*)

LIBELLUS

- LXVI. La boucle de Bérénice  
LXVII. A la porte d'une prostituée  
LXVIII. A Manlius  
LXIX. Mauvaises odeurs  
LXX. L'inconstance des femmes  
LXXI. Le double châtiment  
LXXII. Les affres de la passion  
LXXIII. L'ingrat  
LXXIV. La meilleure solution  
LXXV. Un désir inaltérable  
LXXVI. A lui-même  
LXXVII. Le faux ami  
LXXVIII. Sur Gallus  
LXXIX. les baisers de Lesbius  
LXXX. Les lèvres blanches  
LXXXI. Un mauvais choix  
LXXXII. Les yeux  
LXXXIII. La colère de Lesbie  
LXXXIV. Le mauvais parleur  
LXXXV. Sur son amour  
LXXXVI. La beauté idéale  
LXXXVII. Un total engagement  
LXXXVIII. Le crime absolu  
LXXXIX. La maigreur de Gellius  
XC. L'inceste et le mage  
XCI. Gellius le pervers  
XCII. L'amour et la haine.  
XCIII. Indifférence  
XCIV. Scepticisme  
XCV. Sur la *Smyrne* du poète Cinna  
XCVI. Consolation à Calvus  
XCVII. La bouche et le cul  
XCVIII. La langue de Vectius  
XCIX. Baiser volé  
C. Le bon Caelius  
CI. Aux mânes de son frère  
CII. Discrétion assurée

*LIBELLUS*

- CIII. A l'entremetteur
- CIV. Le menteur
- CV. L'hostilité des Muses
- CVI. Le garçon et le crieur public
- CVII. Le retour de Lesbie
- CVIII. Une haine mortelle
- CIX. La promesse
- CX. Aufilena la déloyale
- CXI. Aufilena l'incestueuse
- CXII. Démultiplication
- CXIII. L'essor de l'adultère
- CXIV. Le riche pauvre
- CXV. Son plus bel attribut...
- CXVI. Bataille de vers

Table des matières

Introduction .....	3
LES POÉSIES DE CATULLE	
Dédicace .....	15
Retour à Sirmio .....	15
L'ami débauché.....	16
Le retour d'un ami cher.....	16
Un mouchoir sacré.....	17
L'invitation au banquet.....	17
Beuverie .....	18
Envie d'amour .....	18
Trahison.....	19
Un ami peu compatissant .....	19
Les deux tourtereaux .....	20
Avis de recherche .....	21
A la putain de Varus .....	22
L'ingrat.....	23
Consolation à Calvus .....	23
Le bon Caelius .....	23
Discretion assurée.....	24
Le garçon à garder .....	24
Affameur et vicieux.....	25
Ni esclaves, ni cassette!.....	25
Insatiable!.....	26
Un mauvais choix.....	26
Baiser volé .....	26
Les deux font la paire .....	27
Les deux privilégiés.....	28
Sur Nonius et Vatinius .....	28
Le bon mot.....	28
Injures aux Césariens .....	29
A Mamurra et César .....	29
Indifférence.....	29

LIBELLUS

Scepticisme.....	29
L'hostilité des Muses.....	30
L'essor de l'adultère .....	30
Le riche pauvre.....	30
Son plus bel attribut.....	30
A Lesbie.....	31
La beauté idéale .....	31
La promesse.....	32
A un menteur.....	32
Mille baisers.....	32
Rassasiement.....	33
Le retour de Lesbie .....	33
L'inconstance des femmes.....	34
Une taverne louche .....	34
Le rieur imbécile.....	35
Le faux ami.....	36
Les baisers de Lesbios .....	36
Les lèvres blanches.....	36
La colère de Lesbie .....	37
Le crime absolu .....	37
La maigreur de Gellius .....	38
L'inceste et le mage.....	38
Gellius le pervers.....	38
Bataille de vers .....	39
La rupture.....	39
Message à Lesbie .....	40
Déchéance de Lesbie .....	41
Plaintes.....	41
Les affres de la passion.....	41
Un désir inaltérable .....	41
Sur son amour .....	42
Un total engagement .....	42
L'amour et la haine .....	42
A lui-même.....	42
Épithalame de Julie et de Manlius .....	43
Hymne nuptiale .....	51
Envoi d'un mauvais livre.....	53
La vanité .....	54

LIBELLUS

A Diane.....	55
L'invitation à Vérone.....	56
Autodafé.....	56
Repos à la campagne.....	57
A Cicéron.....	58
Un ami cher.....	58
Le mauvais parleur.....	59
Sur la Smyrne du poète Cinna.....	59
Le vieux navire.....	60
L'arnaque.....	61
L'arrivée du printemps.....	61
Aux Mânes de son frère.....	62
A Manlius.....	62
A la porte d'une prostituée.....	68
La défense.....	70
Au pont de Vérone.....	71
Au demandeur d'argent.....	72
Au voleur des vestiaires.....	73
La maison de campagne.....	73
Contre les voleurs des bains.....	74
Au rival amoureux.....	74
Laide et folle!.....	74
La voleuse de tablettes.....	75
Une fâcheuse comparaison.....	75
La pilleuse des bûchers.....	76
Mauvaises odeurs.....	76
Le double châtement.....	77
La meilleure solution.....	77
Sur Gallus.....	77
La bouche et le cul.....	78
La langue de Vectius.....	79
A l'entremetteur.....	79
Le garçon et le crieur public.....	79
Une haine mortelle.....	79
Aufilena la déloyale.....	80
Aufilena l'incestueuse.....	80
Démultiplication.....	80
Attis.....	81

*LIBELLUS*

La boucle de Bérénice .....	84
BIBLIOGRAPHIE	
Editions et traductions .....	88
Etudes et articles .....	89
Le Liber Veroniesis Catulli	
Concordances .....	92



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2004

<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Lesbie*, John Reinhard Weguelin.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (LDA) et sa diffusion est interdite.